

I.-PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE.

(Suite.)

II.-PARTIE.

INVENTION.

1. Nous avons traité de l'élocution, dans le dessein de mettre nos lecteurs au courant des notions, des termes, des locutions si fréquemment employés et si indispensables dans la langue littéraire. Ces observations sur les mots et sur le style ne sont point à dédaigner assurément, mais elle n'enseigne point l'art d'écrire.

La partie fondamentale et importante est celle qui va nous occuper, l'invention des idées et des sentiments.

Avant de l'aborder, on nous permettra de rappeler quelques-unes des conditions préalables à ce travail de découverte et de conquête.

2. Il ne faut pas oublier que le talent et l'art de composer une page littéraire supposent une certaine culture intellectuelle. C'est dire que l'âme de tout écrivain doit recevoir une formation, une empreinte des choses, posséder une connaissance acquise, une science habituelle. Comment voulez-vous exprimer une succession d'idées, développer un fait, si vous n'êtes pas instruit ?

La première condition pour être auteur ou écrivain, c'est l'étude, l'étude de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise, c'est-à-dire au moins l'étude du catéchisme ; puis l'étude de l'homme, de son âme, de ses facultés, de ses passions..., l'étude du cœur humain, la connaissance de l'homme dans le passé, de l'homme actuel, placé dans le milieu social, politique, religieux, où il vit : c'est l'étude de la philosophie et de l'histoire universelle.

La seconde condition est l'observation du monde physique, de la nature extérieure, des grands phénomènes, des grandes lois de la création matérielle : c'est la connaissance des sciences physiques, naturelles, expérimentales.

Tel est le programme obligatoire pour tout candidat sérieux

de la parole ou de la publicité. Dieu, l'homme, le monde, et leurs relations.

* *

Dans un ordre moins élevé et moins étendu, pour le peuple plus modeste des collèges et des pensionnats, nous indiquerons des conditions plus modestes aussi et plus à leur portée, et nous leur dirons sans détours :

Si vous voulez apprendre l'art d'écrire, préparez-vous-y de loin par la lecture, non pas des œuvres faciles, légères, creuses, de pur amusement, d'agrément et de fiction, mais des œuvres et des chefs-d'œuvres des grands maîtres, qu'il faudra savoir apprécier par l'analyse critique et littéraire.—Préparez-vous aussi par l'étude de l'histoire littéraire, aux divers siècles de son épanouissement et de sa floraison, dans les diverses nations de l'ancien et du nouveau monde, depuis la Bible et Homère jusqu'à nos meilleurs écrivains contemporains.—Préparez-vous par des exercices de traduction appliquée à certains auteurs, remarquables et par la valeur du fond et par la distinction de la forme.—Ayez recours à l'enseignement d'un maître, dont la compétence est si utile pour la formation du goût, pour la sûre direction de la bonne volonté et du travail. —Livrez-vous enfin à des compositions courtes, faciles, naturelles ; habituez-vous à penser par vous-mêmes, à ordonner vos idées à votre façon, à les exprimer avec simplicité, clarté, vérité et justesse, sans vous croire obligés de réussir du premier coup et toujours, sans vous flatter du succès lorsqu'il vous arrivera d'en approcher ou de l'atteindre quelquefois : la modestie sied bien à tout le monde, surtout aux débutants.

Nous fournirons plus tard à nos lecteurs des détails et des développements plus étendus concernant les divers points que nous venons d'énumérer.

* *

3. L'indication des conditions générales nous amène à considérer ici quelques conseils sur les conditions particulières qui rendront plus fructueux le travail si pénible et si redouté de l'invention.

Au point de vue physiologique, personne ne saurait méconnaître sur le labeur intellectuel l'influence de l'état de santé : dans le malaise, la fatigue, la maladie, les facultés de l'âme semblent paralysées, sans ressort, parfois impuissantes et abattues.—Ce n'est pas le moment favorable à la composition littéraire.

Les *dispositions morales* changent et modifient notablement l'exercice des facultés : si la tristesse, le chagrin, l'ennui, la douleur morale aiment le silence, la solitude et le repos ; la gaieté, le plaisir, l'allégresse, l'enthousiasme mettent l'âme en ébullition, et font jaillir les idées en abondance.

Même la *position du corps* ne paraît pas indifférente à l'application intellectuelle : les uns inventent leurs idées plus aisément, quand ils sont assis à leur bureau ; les autres les rencontrent à foison dans le cours d'une promenade solitaire et rêveuse. A chacun de connaître et de suivre son tempérament.

Au point de vue *psychologique*, la condition primordiale réside dans la *réflexion personnelle*, qui s'applique à creuser un sujet donné ou choisi, à le tourner, à le retourner sous ses diverses faces. Sans ce travail de méditation sérieuse, on piétine sur place, on ne trouve rien, et si l'on veut écrire et composer quand même, on manque d'originalité, de matériaux, de mouvement et de flamme, on tombe dans la banalité sèche et vieillotte, peut-être dans la nullité idiote ou enfantine.

Il faut en outre sentir son sujet, non d'après les règles et selon un mode obligatoire, selon le cliché suranné, le moule déjà usé, mais selon son propre tempérament. C'est un grand principe à retenir : « On n'écrit bien que ce que l'on sent bien. » Quand la *sensibilité* est émue, en effervescence, en vibration, quand la sensation est personnelle et vivante les détails arrivent d'eux-mêmes et naturellement.

Puis l'*imagination* accompagne la sensibilité ; chacun en a sans doute un peu plus ou un peu moins, mais chacun peut toujours aiguïser, développer, exciter la part qui lui en revient. Votre imagination est-elle endormie et glacée : éveillez-la, réchauffez-la au moyen d'une lecture bien choisie : le procédé est infaillible.

La *mémoire* entre pour une bonne moitié dans le travail d'invention. En effet, n'est-elle pas le pouvoir évocateur des idées, des sensations, des sentiments du passé, le réservoir de la lecture, de l'observation, de l'analyse, de l'enseignement, de la science acquise ?

Enfin la *volonté* patiente et tenace est un facteur considérable de l'invention littéraire : elle est aussi nécessaire au labeur intellectuel qu'au travail des mains. Par malheur, la paresse, la légèreté, la curiosité volage viennent souvent paralyser les éner-

gies de ses résolutions et de son activité généreuse : le châtement dure souvent aussi longtemps que la vie.

* * *

4. Après ces avis préliminaires nous nous demandons s'il existe des points de vue généraux, constants, indiqués par la nature même, si des procédés, des vérités universelles peuvent suppléer l'effort de la réflexion personnelle, créer véritablement les idées et les sentiments dans une composition littéraire.—Non, assurément non. Rien ne saurait remplacer les conditions générales et particulières que nous venons d'analyser rapidement ; l'expérience atteste d'une façon irrécusable que beaucoup d'esprits écrivent mal, ne composent rien de solide, rien d'intéressant, rien de durable, parce qu'ils sont dépourvus des connaissances et des conditions préalables à l'art d'écrire.

Mais il reste possible de guider la méditation personnelle, possible d'éclairer les jeunes et les inexpérimentés, possible de stimuler l'activité des diverses facultés littéraires, de seconder la bonne volonté tenace et persévérante, de féconder le sol aride encore d'un esprit sérieux, studieux, occupé à étendre les bornes de ses explorations et de ses conquêtes pacifiques.

Par quelle méthode ? Au moyen des idées générales, des sources universellement connues de l'invention.

I.

5. La première source est l'étymologie d'un mot, son origine, sa filiation, son sens premier. Il est facile de tirer des idées justes, vraies, naturelles, intéressantes, des développements secondaires presque toujours très heureux, en remontant ainsi à l'origine, à la signification primitive du mot que l'on étudie.

Ex.—Travaillez à votre formation littéraire avec *ardeur*, avec *patience*, avec *persévérance*.

Il s'agit de fournir des développements convenables sur ce thème et de le rendre saisissant pour le graver dans l'esprit d'un auditoire d'élèves de collège ou de pensionnat. Ayez recours à la racine, à l'étymologie des trois mots soulignés : *ardeur* (ardere, ardorem), *patience* (pati, patientia), *persévérance* (perseverare, perseverantia), et les idées se présenteront faciles et promptes, agréables même, puisque l'esprit est toujours curieux des trésors cachés au fond du langage.

Non seulement les preuves jaillissent du sens étymologique,

mais encore les rectifications ressortent souvent avec force et relief contre l'usage abusif et faux auquel on le fait servir.

Ex.—**Liberté** : l'état où l'homme ne subit aucune contrainte dans sa volonté.—**Libertés modernes** : grand terme vague et flottant qui sert à couvrir le despotisme et les privilèges de certains hommes ou partis politiques, qui refusent la liberté à l'Eglise et à son enseignement pour la réserver tout entière à leurs desseins ambitieux et subversifs. . . Libertés modernes signifient donc esclavage de l'Eglise et licence du despotisme de l'Etat : c'est une formule de mensonge politique.

* * *

6. A côté du sens étymologique bien utile sans doute, les mots ont leur sens ordinaire, émanant de la vraie source qui est le bon sens populaire et où l'idée prend corps dans une forme généralement expressive : l'usage, arbitre suprême des langues, attribue aux mots le sens *propre*, ou le sens *figuré*, l'un et l'autre entendus bien souvent par *extension*, par *analogie*, d'une façon *absolue* ou *spéciale*.

Quelle veine riche et abondante, si l'on songeait à en tirer parti ! La fécondité logique des mots est inépuisable.

Ex.—**La Croix**.—Ouvrez le dictionnaire, vous trouverez :

a) *Au propre* : Ches les anciens, poteau coupé par une traverse, sur lequel on faisait mourir certains criminels, attachés ou cloués par les extrémités.

b) *Spécialement* : Le gibet sur lequel Jésus-Christ fut cloué et mis à mort. —*Fig.* : Porter sa croix : supporter les souffrances à l'exemple de J.-C.

c) *Fig.* : La religion de J.-C. : Combattre, mourir pour la croix.—Le triomphe..., le scandale de la croix, etc.

d) *P. ext.* : Objet en forme de croix, symbole de la rédemption : Le signe de la croix, etc.—Souffrances par lesquelles Dieu nous éprouve.

e) Distinction honorifique, ornement formé d'une croix.—(Voir plus loin le développement des idées qui précèdent.)

II.

7. **Seconde source d'invention** : les maximes de sagesse universelle répandues dans la société :

Ex.—« Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. » — « Ne faites point aux autres ce que vous ne voulez pas que l'on vous fasse à vous-mêmes. »

Au temps de Bossuet, quand on refusait l'aumône, on ajoutait ce vœu charitable : « Dieu vous assiste ! » Charité menteuse, concluait le grand orateur, illusion d'égoïsme qui renvoie le pauvre à Dieu.

Nous oublions trop souvent de sonder les locutions vulgaires, les mots connus, les proverbes.—Sondons encore les paroles mémorables :

Ex. « Dieu aime les belles âmes même dans les corps hideux. » (CHATEAUBRIAND.)— « Je me connais en hommes, et je vous assure que Jésus-Christ n'était pas seulement un homme. » (NAPOLÉON I.)

Puis les traits historiques sacrés ou profanes, les exemples :

Ex.—Sur l'amitié : Patrocle et Achille ; —Nisus et Euryale ; —Jonathas et David ; —Roland et Olivier.

Enfin, les citations littéraires, les textes des auteurs célèbres, profanes ou sacrés.

Ex.—Le frère aidé de son frère est comme une ville imprenable." (Prov. 18 19.)—« Bienheureux ceux qui sont doux ! » — « La vertu après l'argent. » — (HORACE.) Etc.

III.

8. Une troisième source d'invention consiste à considérer les objets en eux-mêmes, dans leur essence, leur nature, leurs éléments constitutifs.

C'est d'abord la définition, qui fait connaître une idée, une vérité, en disant ce quelle est positivement ou ce quelle n'est point. Mais n'oublions pas que la définition ne représente son objet que dans ses rapports avec l'intention et le dessein de l'écrivain. Vingt dessinateurs placés autour du même modèle retracent vingt figures différentes : la diversité des situations morales produit la même variété dans les définitions littéraires.

Ex.—La conversation en général.—« Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel, savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, badin sans équivoque (*voilà ce qu'elle est*). — Elle n'est point une suite de dissertations ni d'épigrammes, un enchaînement de médisances, de mauvais rapports, de calomnies... (*voilà ce qu'elle n'est pas*.)

C'est ensuite la division dont le rôle est de partager une vérité principale et complexe en parties secondaires et spéciales. Rien ne concourt davantage à produire la clarté et l'intérêt.

Ex.—Après avoir défini la conviction, je puis avantageusement recourir à la division suivante : —qu'est-ce que la conviction scientifique, la conviction philosophique, la conviction politique, la conviction religieuse ?...

C'est enfin l'énumération des parties (ou description, expli-

ction) par laquelle l'écrivain envisage les divers aspects d'une vérité pour en faire mieux sentir et ressortir la portée et la valeur. — Tantôt elle s'appuie surtout sur la raison et sert à amener la persuasion :

Ex.—**Le peuple veut, l'opinion réclame.**

Messieurs, procédons aux enquêtes. Où est ce peuple ? Dans les ateliers et les manufactures de nos grandes villes, au grand soleil de nos campagnes, au fond des mines ou des forêts?... Quand, comment a-t-il manifesté sa volonté souveraine : est-ce que le peuple rédigerait en commun les feuilles publiques ? Est-ce que les publicistes ont interrogé le peuple, et quel est ce peuple?... En vérité, ce peuple n'a rien dit, rien pétitionné, rien réclamé. Que veut-on dire alors par ces expressions sonores : Le peuple veut, l'opinion réclame?... etc.

Tantôt elle s'adresse de préférence à l'imagination et à la sensibilité.

Ex.—Veut-on peindre le **zèle des missionnaires** ?—« Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le naturel sauvage et barbare des Indiens... rien ne peut arrêter l'essor de ceux que Dieu envoie. »—

(FÉNELON, *Serm. de l'Ép.*)

IV.

9. Si l'on cesse de considérer l'objet dans sa nature et dans ses parties intégrantes, il reste à l'étudier dans ses relations avec d'autres objets.

De là, de **nouvelles sources** pour féconder nos méditations et faire mûrir nos connaissances. Il est facile presque toujours de constater entre l'objet que l'on a en vue et d'autres qui l'environnent des rapports de ressemblance ou de comparaison, d'opposition ou de contraste, de causalité ou de conséquence, de genre et d'espèce.

La **comparaison** (ou analogie, similitude, affinité, rapprochement) établit un rapport de ressemblance d'un objet avec un autre ; mais il est de rigueur que le rapprochement soit juste en soi et dans son application.

Ex.—*De même* que Louis de Gonzague a veillé sur ses sens pour conserver à son âme le parfum et l'éclat du lis de l'innocence, *ainsi* le jeune chrétien doit aimer la modestie pour sauvegarder la pureté éblouissante de son cœur.

Voilà une comparaison d'**égalité** entre un jeune saint et ceux qui doivent l'imiter. —Voici deux comparaisons de **proportion**, l'une du moins au plus (*a fortiori*) :

Ex.—Si une mère aime ses enfants jusqu'à l'immolation et au pardon des

injures qu'elle en aurait essayées,—comment Dieu ne nous aimerait-il point et ne nous pardonnerait-il point nos forfaits, lui créateur du cœur de nos mères ?

L'autre, du plus au moins :

Ex.—Si Jésus-Christ, innocent et saint, a souffert les humiliations et les outrages les plus injustes, —pourquoi nous, ses disciples, ne supporterions-nous pas les mêmes épreuves ?

L'**opposition** ou **contraste** (ou contraires, dissimilitude, incompatibilités, répugnants) place en face d'une vérité que l'on veut établir d'autres vérités entièrement distinctes, renfermant des incompatibilités soit matérielles, soit morales, de telle sorte que la présence d'un objet exclut celle de l'autre.

Ex.—Ils n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé ; les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont fous et malheureux ; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

(PASCAL, *Pensées*, IX.)

Le rapport des causes et des effets nous induit à chercher les principes des choses et leurs conséquences ; il fait entrer plus avant dans leur nature intime, puisque la proportion qui unit l'effet à sa cause décèle l'un par l'autre, et que la cause connue accuse et justifie l'effet.

Ex.—Je veux développer ce sujet : **Indifférence** de beaucoup d'hommes à l'égard des pratiques religieuses. Si j'en cherche la raison, le pourquoi, la cause, je la trouve dans : l'orgueil de l'esprit, l'oubli du Créateur et de notre condition de créatures, les passions du cœur, le sensualisme, les mauvaises compagnies, les mauvaises lectures, etc.

L'on développe aussi aisément une vérité par l'analyse des effets qui en découlent.

Ex.—Veut-on prouver la **divinité du christianisme** ? —Apportez en preuve le témoignage des vertus qu'il a fait fleurir dans les âmes : la force et l'héroïsme des Apôtres, la générosité des martyrs, la pureté des vierges, l'humilité et la charité des confesseurs et des pontifes...

Enfin, les notions intellectuelles et morales sont, comme les règnes de la nature (règne minéral, végétal, animal), dans les rapports de la subordination réciproque que l'on appelle **genres** et **espèces**.

Ex.—Il s'agit de développer ce thème : Il faut être **humble**.—Tout de suite je remonte au **genre**, en disant : La **tempérance** (genre), la dernière des vertus cardinales, a pour fin de régler, de modérer les passions, pour objet de retrancher les plaisirs qui flattent, séduisent, énervent, corrompent les sens extérieurs et internes, de soumettre leurs actes à l'empire de la raison et de la foi, etc. . . Cette vertu de tempérance produit des vertus morales, les lis de la **continence** et de la **chasteté**, les violettes de la **modestie** et de l'**humilité** (espèces). L'humilité, mépris de soi, abnégation de sa volonté personnelle, etc., etc.

(A suivre.)

II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE.

N° I.

LES DEUX MULETS.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé,
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand, l'ennemi se présentant,

ANALYSE LITTÉRALE.

1. v.—«Deux mulets.» Le sujet est emprunté à Phèdre ; mais La Fontaine surpasse presque toujours son devancier romain.—«Cheminaient,» le mot exprime à merveille la lenteur de l'allure ; il est moins employé aujourd'hui en dehors du style familier.—«L'un d'avoine chargé» un seul trait suffit au fabuliste. —*Proverbes* : chargé comme un mulet ; têtu comme un mulet.

2 v.—«L'autre portant» voilà l'opposition : l'un est chargé, l'autre porte avec aisance.—«L'argent de la gabelle» anciennement on désignait de ce nom l'impôt, la taxe perçue sur le sel.

3 v.—«Glorieux» qui donne la gloire : Chercher un trépas glorieux (RAC. *Mith.* III, 5) ;—qui se fait gloire de quelque chose (ici).—Spécialement, qui participe à la splendeur divine : La glorieuse Vierge Marie ; un corps glorieux.—Où la vanité ne va-t-elle point se loger ? même dans une tête de mulet.

4 v.—«N'eût voulu» ellipse de *pas*, fréquente en poésie.—«Pour» à cause de «beaucoup» est un subst. masc., pris toujours sans article, et signifie : une belle quantité, une grande chose, un grand nombre.—«soulagé» d'une partie d'un fardeau. Au physique et au moral, alléger quelqu'un d'une partie de sa souffrance : Ce remède l'a soulagé ; A raconter ses maux, souvent on les soulagé. [CORN. *Pol.* I 3.]

5 v.—«Il... relevé.» Ce vers rappelle un terme de *manège*, où l'on dit : les airs relevés, la pesade, la courbette, la croupade, la cabriole, le pas, le saut.

6 v.—«Et... sonnette.» Harmonie imitative, grâce aux sifflantes et au rapprochement : *sonner sa sonnette*. Ce dernier mot désigne moins une clochette qu'une boulette de cuivre, creuse et fendue, dans laquelle s'agite une petite bille de métal (grelot).—Déménager à la sonnette de bois : sans bruit.

7 v.—«Quand» c'est-à-dire lorsque *soudain* des voleurs en embuscade, «l'ennemi» du mulet glorieux se précipite et l'arrête.

Comme il en voulait à l'argent,
 Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
 Le saisit au frein et l'arrête.
 Le mulet, en se défendant,
 Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
 "Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
 Ce mulet qui me suit du danger se retire,
 Et moi, j'y tombe et je péris "
 "—Ami, lui dit son camarade,
 Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :

8 v.—"Comme... l'argent." En vouloir à quelque chose signifie avoir des prétentions sur (ici); ou bien : diriger une attaque sur: Il en voulait à quelque petite ville du pays.—En vouloir à quelqu'un : avoir contre lui un sentiment de rancune.

9 v.—"Fisc," trésor du roi ou de l'Etat; le mulet porteur de l'argent destiné au trésor royal.—"L'ennemi... il... une troupe" trois mots qui désignent les voleurs : la construction est embarrassée.

10 v.—"Le frein". Au fig : ce qui retient l'élan impétueux, excessif de quelque passion : Mettre un frein à sa langue : s'abstenir de parler par prudence, par discrétion, par honnêteté.—Ronger, mordre son frein : subir, réprimer le dépit qu'on éprouve.

11 v.—"En se défendant" à coups de pieds, par des ruades, peut-être en essayant de mordre ceux qui l'approchent.—Tous les mots convergent au même dessein chez l'incomparable fabuliste.

12 v.—"Le sent" suivi d'un verbe actif qui prend le sens passif.—"Percer de coups," on perce de flèches, d'un instrument pointu et tranchant ; "coups" est pris par extension pour blessure ; ainsi : un coup de feu est la plaie produite par une arme à feu.—"Il gémit" plus fort que le mot suivant "il soupire." Admirez la rapidité et la concision, la propriété et le naturel du langage : c'est le cachet du génie.

13 v.—"Est-ce là," *ce* se rapporte à une chose, à une action déjà déterminée ; *là* est employé par redondance et donne plus de force au discours.—"Promis" laissé espérer, annoncé, réservé.—*Prov.* : Promettre monts et merveilles : faire toutes sortes de promesses avantageuses.—Promettre plus de beurre que de pain : promettre plus qu'on ne veut ou peut tenir.

14 v.—"Ce... suit" expression dédaigneuse qui dépارة un peu l'élégie du baudet.—"se retire" il semble qu'il faudrait *se tire*, se dégage.—Le **danger** est une disposition des choses telle, qu'elle nous menace de quelque malheur ; le **péril** est une rude épreuve par laquelle on passe avec un grand danger ; le **risque** est une situation glissante dans laquelle on court des hazards.

15 v.—"Et... péris." Vers d'une mélancolie exquise, plein de forte émotion et propre à exciter la compassion en faveur de l'innocente victime du devoir.—"Je péris" mot synonyme de mourir, avec l'idée en plus d'une fin prématurée et violente.

16 v.—"Ami" le camarade u-e d'ironie et de sarcasme.

Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade."

No II.

LES DEUX MULETS.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

La poursuite de la gloire mène souvent à la ruine. Cette vérité trouve trop fréquemment sa réalisation dans la vie, pour que La Fontaine ait négligé d'en faire la matière de l'un des cent actes divers de son ample comédie. Après Phèdre, il nous initie au voyage de deux mulets. Les personnages ne sont ni des plus nobles, ni des plus fins ; du moins il sont dans leur rôle, et cela suffit.

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.

Nous retrouvons ici la perfection que nous avons admirée dans l'*exposition* des fables précédentes ; elle n'est point calquée d'après méthode, mais flotte ondoyante sous les nuances délicates et variées que le peintre sait voir dans la nature et transporter dans son œuvre. Analysez, disséquez ce distique : il mérite notre admiration. Le premier mot énumère les personnages, le second les spécifie, le troisième les met en action, mais d'une façon générale, commune aux deux : *Deux mulets cheminaient*. C'est un voyage et sans doute il nous réserve quelque surprise.—Voici qui caractérise nos deux mulets voyageurs :

... l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.

Etre chargé d'avoine pour un mulet c'est être dans la condition ordinaire et banale des gens de son espèce. Rien, de son côté,

17 v.—"Il... bon," avantageux, utile, convenable, salutaire : Il n'est jamais bon de faire le mal.—"un haut emploi," fonction, place, grande et excellente.

18 v.—"Si... comme moi," ce vers forme une inversion bien peu élégante, néanmoins il reste clair, concis et naturel quant à l'idée.

19 v.—"Tu... si malade," langage ironique et figuré.—On dit de même : Le voilà bien malade : en parlant de quelqu'un qui souffre ou se plaint d'un malaise.—*Proverbes* : Il n'en mourra que les plus malades : se dit quand on se moque d'un danger commun qui menace plusieurs personnes. Dans le même sens on dit encore : Est bien malade qui en meurt.

qui puisse flatter la vanité. Il n'en va pas ainsi de celui qui porte l'argent de la gabelle, et nous ne serions pas étonnés que ce baudet fût sensible à la gloriole. C'est justement le cas ; on s'en aperçoit bien vite à la cadence alerte et dégagée du vers décasyllabique qui est l'exacte photographie de l'allure du personnage :

L'autre portant l'argent de la gabelle.

A coup sûr, voilà le héros de l'action. Aussi La Fontaine nous en donne-t-il un portrait complet. Tandis que deux mots ont suffi à caractériser le personnage secondaire : *d'avoine chargé*, cinq vers ne seront pas trop pour bien préciser la valeur du personnage principal. Nous connaissons son emploi dans le voyage sur lequel le fabuliste a appelé notre attention. Reste à savoir en quelle estime le baudet tient cet emploi.

Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé...

Peut-on imaginer condition plus honorable que de porter l'argent du fisc ? Le mulet ne le croit pas, et lui, qui n'est pas dépourvu d'intelligence, quoi qu'en disent les humains, semble bénir la Providence de l'avoir prédestiné à ces illustres fonctions. Et voyez comme il est fier ! Tandis que, d'un pas en arrière, la tête basse et l'échine ployant sous le faix, chemine péniblement le compagnon sur le dos duquel on a jeté un vulgaire sac d'avoine, ce mulet de haute caste commande gaillardement la marche :

Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette..

N'entendez-vous pas ces multiples sons argentins et pleins de gloriole qui s'échappent en ondes pressées de cette sonnette follement agitée... Malheureusement, le joyeux grelot a jeté l'éveil dans quelque lisière voisine hantée par une troupe de voleurs. La situation est dès lors des plus critiques.

Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.

A peine remarque-t-on la construction embarrassée des trois premiers vers, due à ce que La Fontaine a mis un ablatif absolu, "*quand l'ennemi se présentant*", là où nous mettrions aujourd'hui une proposition indépendante. Ce qui frappe c'est la soudaineté, c'est l'impétuosité de l'attaque, merveilleusement exprimée par la rapidité de ces quatre vers où il condense tout le nœud de l'ac-

tion : l'apparition de l'ennemi, la cupidité qui le pousse, l'imprévu de l'attaque, le nombre des assaillants, la mise en arrestation du porteur du fisc. Au rire que provoque la vanité du mulet *faisant sonner sa sonnette*, succède un frisson subit qui glace. Quel sera donc le dénouement ? Hélas !

Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
" Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,
Et moi, j'y tombe et je péris."

Il y a tant de sincérité dans cette douloureuse plainte, que volontiers on donnerait des larmes sans compter. Mais on est choqué du dédain qu'il exprime pour le compagnon au milieu de ses gémissements : " Ce mulet qui me *suit*." Et cela même excuse, jusqu'à un certain point, la leçon très peu charitable que La Fontaine met dans la bouche du " camarade " :

Ami.....
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

Ce ton goguenard peut plaire dans sa forme ; mais il n'a pas chance de nous intéresser réellement. Le malheur veut être respecté, quelle qu'en soit la cause. Mais La Fontaine ne voit que le côté comique de la vie, et si sa fable n'est pas une leçon de haute morale, elle est du moins une leçon d'observation et d'expérience.

N° III.

LES DÉFORMATIONS DE LA LANGUE.

Sévérité ridicule pour la langue du passé, indulgence excessive pour la langue du jour, ces deux défauts se donnent amicalement la main. C'est du second qu'il nous reste à traiter.

II.—Le Néologisme effréné.

1. A force d'employer d'une manière elliptique les mots : *pas, personne, rien, guère, aucunement*, au sens négatif, on en est venu, bien à tort, à les considérer comme des négations : c'est faux. Les seules négations françaises sont : *ne, non, ni, nul, nullement*.

Personne veut dire *quelqu'un*, qui que ce soit : il est alors substantif abstrait, toujours du masculin et du singulier.

Ex. — Personne croira-t-il jamais...? — Je doute que personne y réussisse. — Je suis plus étonné que personne... [MME DE LA FAYETTE]

Avec la négation, il signifie naturellement : *nut, pas un*.

Ex. — Dieu ne veut pas que personne périsse. [Boss. *Bonté* 1.]

Absolument parlant, il sert de réponse négative ; de même avec ellipse de la négation.

Ex. — Qui restera pour pleurer cet enfant quand vous ne serez plus ? Personne (s. ent. : il ne restera pas un). Personne dans les rues à cette heure matinale (il n'y avait pas un...).

Aujourd'hui, le mot *quiconque* est en voie de se glisser à la place du mot *personne*, bien que le premier soit proprement un pronom relatif, et non pas un pronom indéfini comme le second.

Ex. — Je crois avoir aussi bien regardé que *quiconque* (personne) [CLÉMENTINEAU, dans la *Justice*]. — Avec plus d'énergie que *quiconque*, ils demandent qu'on porte sans tarder le fer dans la plaie [DRUMONT, *Libre Parole*]. — Cette parole ne peut pourtant blesser *quiconque* ici. [P. DESCHANEL, *Président de la Chambre*.]

Tout cela est absolument choquant, et aboutirait à la suppression du mot *personne*, qui n'a pas moins d'harmonie que ce rugueux *qui-con-que*.

2. Rien veut dire quelque chose, au sens étymologique, propre, longtemps conservé et réel encore. En voici d'ailleurs la preuve :

Ex. — Est-il *rien* de plus joli ?... c'est-à-dire : Est-il *quelque chose* de plus joli. — "Puisque votre amitié me poursuit toujours, j'aurais bien tort de vous *rien* (q. q. ch.) cacher." [VAUVENARGUES] — "Demandez aux médecins s'il n'y a *rien* de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès." [MOLIERE, *Avare* III 5.]

Ainsi, pour avoir un sens négatif, *rien* devra être accompagné, comme le mot *personne*, d'une négation exprimée ou sous-entendue.

3. *Guère* veut dire beaucoup, toujours au sens originare de sa dérivation ; il est vrai qu'on ne l'emploie plus qu'avec la négation *ne* (sans ajouter *pas*, mais parfois *plus*).

Ex. — *Quiconque* ne voit guère, n'a guère à dire non plus.

La phrase suivante d'un touriste est proprement du jargon :

"Le sentier est si *guère* large que nous ne pouvons nous égarer." [MARTIN, *Aux Pyrénées*.]

4. *Aucunement* veut dire en quelque façon. Les exemples sont la meilleure attestation des règles.

Ex. — Est-il *aucunement* (en quelque façon) question de vous relever de cet emploi ?... — Je ne crois pas que l'on puisse *aucunement* soutenir l'heure précise de la fin du monde.

On le voit, ce sens est encore très usité avec une phrase dubitative ou interrogative.—Ce n'est donc qu'avec une négation que ce mot signifie *en aucune façon*.

Ex.—Cela ne modifie aucunement mon opinion.—Je ne puis aucunement le souffrir.

C'est donc estropier la langue à plaisir que d'écrire des phrases comme celle-ci :— «Le filet et le faux filet, pour nous servir de termes *aucunement* homériques.» [BONVALOT. *De Paris au Tonkin*.] Il fallait dire *nullement*.

* *

5. Voici une locution fort en usage et dont le sens est complètement faussé : —Il n'y a pas que cela... : dans le sens de : *Il n'y a pas seulement cela*.

La confusion est venue de ce que l'on croit *il n'y a pas que*, comme l'opposé de *il n'y a que*, tandis qu'au fond, et grammaticalement, et logiquement, ces deux tournures ne sont qu'une, ayant le même sens. En effet, en ajoutant le mot *pas* à l'expression *il n'y a que*, on s'imagine ajouter une seconde négation à la première; mais le mot *pas* appartient déjà à la locution et n'en est qu'un explétif, un renforcement; et la preuve, c'est que l'on dit couramment : *Je ne puis* ou *je ne puis pas*.

En conséquence, le tour : *Il n'y a pas que cela* à reprocher à cet enfant, dans le sens de : Il y a *autre chose encore* à lui reprocher, est certainement barbare et à proscrire.

1. Au lieu de : Il n'y avait pas que les esclaves qui fussent gladiateurs; l'on dira : Les esclaves n'étaient pas seuls gladiateurs; d'autres que les esclaves, etc.

2. Au lieu de : L'enseignement n'a pas que des épines; l'on dira : l'enseignement a autre chose que des épines.

3. Au lieu de : Il n'y a pas que lui qui ait fait cette faute; l'on dira : Il n'est pas le seul qui ait fait cette faute.

* *

6. Que faut-il penser de l'emploi des relatifs *qui* et *que*? Pour bien des gens aujourd'hui ces malheureuses particules ont su inspirer une horreur atroce : c'est une peste, dit-on, qu'il faut fuir avec soin et sans répit.

Comment éviter ces mots fâcheux? En leur substituant, disent nos scrupuleux novateurs, soit le participe, soit l'infinitif, prenons des exemples.

Ex.—C'était un spectacle magnifique que celui *présenté* par ces énormes animaux. [ROUSSELET, *La Peau du Tigre*].—En profitant de haies épaisses *dissimulant* (qui dissimulaient) leurs mouvements [TOUDOUZE. *Enf. perdu.*]—De la belle crème devant (qui devait) servir à confectionner des oeufs à la neige. [M. GEVIN]. Etc., etc.

Lisez les prosateurs français : vous ne trouverez peut-être jamais le participe présent ainsi employé ; dira-t-on qu'ils écrivaient mal, et La Bruyère, et Fénelon, et Bossuet ?..

D'autre fois pour éviter un *que*, on a recours à l'infinifitif.

Ex.—Il peut croire *avoir* (qu'il a) toujours affaire aux mêmes ennemis. [TOUDOUZE]—D'un cercle d'yeux furtifs, elle s'assura d'*être* seule (qu'elle était seule). [*Le Gaulois*. Journal de Paris.]—Je sais *répondre* (que je réponds) aux vœux de nos associés. [MOR LEROY, *Annal. apost.* 1898.]

La proposition infinitive, si fréquente en latin, n'est pas dans le génie de la langue française. Elle n'est possible aujourd'hui que quand le sujet de l'infinifit est le relatif *que*, comme dans cette phrase de Montesquieu :

Ex.—Des disputes théologiques *que* l'on a toujours remarquées *devenir* frivoles, à mesure qu'elles sont plus vives.

Cela est correct, mais le tour vraiment français consisterait précisément à ajouter un pronom relatif :

Ex.—Des disputes que l'on a toujours remarquées *qui* deviennent frivoles.

* *

Sans doute l'usage peut varier et amener des changements dans la langue ; mais il est très désirable très légitime que l'on maintienne les traditions de notre grand siècle classique. Nul, ce semble, n'a le droit de se montrer plus difficile que les esprits si délicats et si fins de cette époque.

S'il plaît à un contemporain d'écrire :

Ex.—Ce que J.-C. avait prédit *devoir* leur arriver, il semble préférable de dire avec Massillon

Ex.—Ce que J.-C. a prédit qui leur arriverait.

Il en est de même des phrases suivantes :

Ex.—Les éloges que l'envie doit avouer qui vous sont dus [LA F.]

“ —Mais pour guérir le mal qu'il dit qui le possède. [MOL.]

“ —Voici l'épître qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis. [VOLT.]

Concluons qu'il est absurde, pour éviter des fautes imaginaires, d'en commettre de très réelles, tout à fait contraires au génie de notre belle langue française. (à suivre.)

CLASSE DE SECONDE ou DE BELLES-LETTRES.

N° I.

Exercices raisonnés sur les genres de prose.

La Dissertation.

1. La dissertation est une composition classique qui a pour objet l'exposé d'une vérité religieuse, philosophique, historique, littéraire, dans le dessein direct d'instruire, d'établir un principe ou d'en montrer l'application.—Le traité s'en distingue en ce qu'il ne se borne point à l'examen d'un point ou de quelques points d'un sujet, mais embrasse un sujet tout entier.

2. Quatre qualités sont essentielles à toute dissertation : l'**exactitude** qui suppose la connaissance du sujet au moyen de l'étude et de la réflexion ; — la **clarté**, indispensable dans une composition qui a pour objet d'instruire, de faire voir la vérité ; — l'**ordre**, qui dispose les différentes parties de manière que l'esprit saisisse plus facilement l'ensemble et les détails ; — la **brièveté**, qui exclut les inutilités qui ne vont pas au but ou en détournent.

3. La dissertation se divise diversement, selon le sujet choisi ou obligatoire : — elle est **polémique**, si elle a pour fin de défendre la vérité et de combattre l'erreur (les *conférences* de Ravignan, de Lacordaire, de Monsabré, etc., et les articles des *Revue*s offrent des modèles du genre) ; — elle est **religieuse** ou **morale**, lorsqu'elle expose une vérité chrétienne, un devoir, une vertu, dans une composition moins étendue ; — elle est **philosophique** ou **historique**, si elle a pour objet un point d'histoire ou de connaissance rationnelle ; — elle est **critique**, si elle comprend un examen raisonné des ouvrages de l'esprit ; — elle est **littéraire**, quand elle roule, non sur un morceau à juger (*analyse littéraire*) ni sur une œuvre à critiquer, mais sur un auteur dont on apprécie le caractère, le génie, le talent, l'œuvre, le style, ou encore sur un précepte, un genre de littérature dont on donne les développements et la raison d'être (*Discours sur le style* de Buffon).

A.—LE MISSIONNAIRE.

La ville du contraste et du vertige, l'université des sept péchés capitaux, Paris, renferme aussi des collèges d'apôtres et des séminaires de martyrs. Dans le pêle-mêle de ces maisons où le blasphème seul se souvient de Dieu, Paris contient des maisons de missionnaires, des écoles d'apostolat catholique, où la science que l'on apprend est de mourir pour le nom, pour la gloire et pour l'amour de Dieu.

Je dis mourir, et je dis trop peu ; car il ne s'agit pas de donner une fois sa vie, ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir. Ce que le missionnaire apprend, c'est l'art de mourir à tout, et tous les jours, et toujours ! Il fait une guerre sans trêve contre un adversaire immortel, qui ne sera vaincu momentanément que par des miracles, qui ne sera enchaîné définitivement que par la force de Dieu.

Pour s'engager dans ce combat, il faut que le missionnaire se dépouille de tout. Il meurt d'abord à sa famille selon la chair : il la quitte, il ne lui appartient plus, et, selon toute apparence, il ne la reverra plus. Il meurt ensuite à ses frères selon l'esprit, parmi lesquels il s'est engagé pour prendre une part de leurs travaux ; il quittera aussi cette seconde maison paternelle, et probablement pour n'y plus rentrer. Il meurt encore à la patrie ; il ira sur une terre lointaine, où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages ne lui rappelleront la terre natale ; où l'homme même, bien souvent, n'a rien des hommes qu'il a connus, sauf les vices les plus grossiers et les plus accablantes misères.

Et quand ces trois séparations sont accomplies, quand ces trois morts sont consommées, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver, et qui ne s'opérera pas tout d'un coup, mais qui sera de tous les instants, jusqu'à la dernière heure de son dernier jour : il devra mourir à lui-même ; non seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités du cœur et de l'esprit.

Avec quelle clarté et quelle force, L. Veillot invente et dispose tout sujet qu'il effleure ou qu'il traite à fond ! C'est un esprit logique, éclairé, profond : on croirait que le travail d'invention n'a été pour lui qu'un plaisir et un amusement.—Il considère le **missionnaire en général**.

1° Les quatre premiers paragraphes esquissent à merveille la physionomie morale du missionnaire ; toute l'invention ressort de cette seule idée féconde : *la mort* ; toutes les idées secondaires reposent sur ce fonds.

Le missionnaire n'a pas de demeure fixe, pas d'asile passager, pas une pierre où reposer sa tête ; il n'a pas d'ami, pas de confident, pas de secours spirituel permanent et facile. Il court à travers de vastes espaces. Quelques chrétiens cachés sur un territoire immense, voilà sa paroisse et son troupeau. Il en fait la visite incessante à travers des périls incessants. Trois sortes d'ennemis l'entourent sans relâche : le climat, les bêtes féroces, et, les plus cruels de tous, les hommes. Si Dieu lui impose encore l'épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dénuement terrible, et chaque jour l'amertume des ans comblera et fera déborder le vase de ses douleurs. Il n'aura plus cette vigueur et ces ardeurs premières qui donnent un charme à la fatigue, un attrait au danger, une saveur au pain de l'exil. Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse, et qui n'ont pas fleuri. Il portera dans son âme ce deuil qui fut le fiel et l'absinthe aux lèvres de Jésus-Christ, le deuil du père qui a engendré des fils ingrats ! Contemplant ce peuple toujours infidèle, énumérant les lâchetés, les obstinations, les refus, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas ! les apostasies ; voyant le sang de Jésus devenu presque infécond par l'effet de la malice humaine, il baissera la tête, et il entendra dans son cœur un écho de l'éternel gémissement des envoyés de Dieu : "*Nous avons soigné Babylone, et elle ne s'est pas guérie !*" (JÉRÉMIE, 51, 9.) Ainsi s'achèveront ses jours, fanés presque dès l'aurore. Ainsi il attendra que son pied heurte à la pierre où il doit tomber, que sa vie s'accroche à la ronce où elle doit rester suspendue ; une mesure, une cachette au fond des bois, un fossé sur la route. Car le cimetière même, cet asile dans la terre consacrée, le missionnaire ne l'a pas toujours. Trouvant à mourir jusque dans la mort, il se dépouille aussi du tombeau.

En effet : il meurt au monde, à sa famille, à sa patrie, à sa communauté, à lui-même.

C'est dans un langage concis, vigoureux, naturel toujours et sans affectation que le développement est mis en un relief qui charme et qui émeut tout ensemble.

2° Le dernier alinéa resume en un tableau saisissant et éclairé des rayons de la foi, selon la manière propre au vaillant chrétien qu'était Louis Veuillot, l'ensemble de la carrière apostolique des envoyés de Dieu. Etudiez-en les coups de pinceau et le coloris pittoresque.

Conclusion : Cette courte dissertation morale et religieuse a été puisée à la source que nous avons nommée **énumération des parties, description**

Telle est la vie du missionnaire. Suivant la nature, elle est incompréhensible, et c'est trop peu de l'appeler une lente et formidable mort.

(L. VEUILLOT).

B.—LA CROIX.

(1) Chez les Romains, le crucifiement était un supplice des voleurs, des esclaves, des déserteurs. Aux armes meurtrières succédèrent la croix et les autres instruments de torture : tel est le témoignage des historiens du peuple-roi. N'est-ce point une barbare invention d'un génie qui cherche le raffinement jusque dans l'agonie de sa victime ? Voyez cet esclave d'un maître inhumain qui a prononcé, au cours d'un souper fastueux où il s'est ravalé au niveau d'une brute, la sentence de mort de cet être méprisable à ses yeux, plus grand que lui peut-être et par la noblesse des sentiments et par la profondeur de l'esprit. Il est étendu sur le gibet, il tend sa main droite, puis la gauche, puis les deux pieds que l'on attache ou que l'on cloue : la croix s'élève, et il agonise ainsi suspendus sur ses plaies, et il agonise sans consolation, sans soulagement, sans espérance.

(2) Voilà la croix, instrument de supplice et de mort, symbole de honte et d'ignominie. Mais le Fils de Dieu fait homme sous la forme d'un esclave est au sommet du Calvaire, debout encore au pied de la croix qu'il vient de traîner sur ses épaules meurtries et ensanglantées. L'auguste condamné obéit aux soldats romains qui le dépouillent, l'étendent sur l'autel du sacrifice, lui percent de clous les mains et les pieds, après lui avoir couronné la tête d'un diadème d'épines, le suspendent sur ses plaies sacrées, et quand il a expiré, lui transpercent le cœur d'un coup de lance. C'est fini !

(morale) ou *explication*. Il est vrai qu'elle débute par une **circonstance de lieu**, dont nous parlerons dans notre prochaine livraison.

Nous avons fait choix de ce sujet en raison de la Semaine sainte ; il a été développé avec les seules **significations** du mot **Croix**, puisées dans le dictionnaire. C'est un procédé facile à imiter.

(1) "Chez les romains... sans espérance." Ce paragraphe explique le **sens primitif** du gibet romain. On a pris l'*exemple* d'un esclave pour rendre les pensées plus concrètes et plus touchantes.

(2) "Voilà la croix... du bonheur." Développement tiré du **sens spécial** du mot **croix**, mis en relief au moyen du **contraste** et de la **comparaison**.

Dans ce monde de misères et de crimes se dresse désormais un symbole de gloire et de vertu ; dans ce monde où la force s'est installée avec l'esclavage, se trouve un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté ; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole de consolation unie à l'espérance. L'instrument de l'infamie est devenu pour jamais l'instrument de l'honneur et du bonheur.

(3) C'est fini ! La croix du Christ inspire l'intrépidité des Apôtres et des néophytes de l'Eglise naissante ; elle soutient le courage des premiers chrétiens dans les ténèbres des Catacombes et alimente l'héroïsme de la multitude des martyrs, immolés par millions sous les yeux ravis des empereurs et de leurs proconsuls ; elle apparaît resplendissante et victorieuse aux regards éblouis de Constantin le Grand qui s'avoue vaincu, la baise à genoux et la place sur sa couronne, en édictant l'ordre que la croix ne sera plus le supplice infligé aux criminels. Puis elle rayonne de tout son éclat et se montre aux hordes barbares ; les cœurs farouches de ces races indomptées se laissent toucher, leurs fronts vainqueurs se courbent dans la pitié et la justice, et sur les ruines amoncelées de l'empire romain agonisant, au milieu de la désolation et de la mort, elle reste debout comme le présage et le germe d'une société nouvelle.

“ Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait de l'éroulement de tant de monuments fut tombée, a dit Chateaubriand, quand les tourbillons de fumée, qui s'échappaient de tant de villes en flammes, furent dissipées, quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes, quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une Croix, et au pied de cette Croix un monde nouveau.”

* *

(4) Malgré ses luttes sanglantes, ses défaillances et ses excès, le moyen âge, dans tout ce qu'il offre de grand, de fécond,

(3) “C'est fini... monde nouveau.” Développement *historique*, fondé sur les **effets** de la Croix, si l'on entend ce dernier mot au sens de : Religion de Jésus-Christ. C'est la signification par **extension**, puisque la croix n'est que le symbole de la Rédemption opérée au sommet du Calvaire.—La **citation** d'un passage des *Etudes historiques* de Chateaubriand est l'indication d'une source très fréquentée et toujours très féconde en aperçus agréables.

(4) “Malgré... vieille Europe.” Développement *historique*, où le mot croix est pris au sens **figuré** : c'est une légère et rapide esquisse des triomphes de la Croix à travers les sociétés des temps modernes. On remarquera

d'héroïque, est le règne souverain de la Croix. Elle est arborée sur tous les sommets, elle dirige toutes les entreprises des peuples, comme elle brille au faite des splendides cathédrales. (1)

C'est la Croix à la main que Pierre l'Ermite soulève l'Occident et l'entraîne enthousiasmé à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, à la défense de la civilisation chrétienne contre l'invasion musulmane. Prendre la Croix, c'est s'enrôler dans ces armées parfois indisciplinées, souvent imprudentes, mais toujours héroïques des guerres saintes. D'un côté, les fils du Prophète arborent le Croissant, de l'autre les chevaliers chrétiens combattent et meurent à l'ombre de la Croix : dans ce duel à mort, la victoire demeure aux héros qui succombent pour l'honneur, pour la justice, pour leur Dieu.

Le type achevé du roi chrétien, l'humble disciple de l'Évangile, le serviteur des pauvres, le défenseur inflexible de l'orphelin et de l'opprimé, le fier et preux chevalier de la Croix, saint Louis de France élève à Paris la Sainte-Chapelle comme un reliquaire pour la Couronne d'épines. Poussé deux fois par l'amour de Jésus-Christ vers les plages barbares, il expire sur la cendre les bras croisés sur sa poitrine et les yeux élevés vers le ciel.

Rodolphe de Habsbourg, fondateur d'une race illustre, libérateur de son pays livré à l'anarchie, véritable successeur de Charlemagne, ne trouvant pas de sceptre dans la cérémonie de son sacre, saisit le crucifix de l'autel en s'écriant : "*Voilà mon sceptre, je n'en veux pas d'autre.*"

L'histoire des triomphes de la Croix est l'histoire même de l'Église catholique, l'histoire des nations qui lui ont été fidèles ; c'est surtout l'histoire de la nation française, de la nation canadienne. Pendant quinze siècles, elle a inspiré et gardé la prospérité et la puissance de l'une, depuis deux cents ans, elle constitue la grandeur et la gloire de l'autre : la fille ne l'oubliera jamais sur les rives du Saint-Laurent, la mère s'en souviendra au sein des révolutions de la vieille Europe.

(1) Voir MGR TURINAZ, *Œuvres*, 1.

qu'il y entre des **oppositions**, des **similitudes**, des **paroles mémorables**, des **traits**, toutes choses qui démontrent que les idées, puisées aux diverses sources, se combinent entre elles pour faire une œuvre d'art ou du moins une composition qui tente de s'en rapprocher.

(5) Mais la Croix du Calvaire projette son ombre sanglante sur les âmes chrétiennes dont les souffrances du Rédempteur furent la rançon infinie. Lui-même, il appelle de ce nom les douloureuses épreuves physiques et morales qu'il ménage à ses élus. " *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix, qu'il se renonce et qu'il me suive.*" Chacun est donc convoqué à porter sa Croix, à l'exemple du Maître : elle est composée avec un art infini, car elle n'est jamais plus lourde qu'il ne faut, à cause de notre faiblesse, elle n'est jamais plus légère qu'il ne faut, à cause de la gloire de Dieu et de notre ressemblance avec le Sauveur. C'est justice aussi, puisque nous sommes pécheurs. Si Jésus-Christ innocent et saint a supporté les tourments de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement, pourquoi nous ses disciples coupables et ingrats refuserions-nous de porter le fardeau des maladies et des privations ; s'il a subi, lui Fils de Dieu trois fois saint, les plus profondes humiliations, les plus sanglants outrages, qui lui ont déchiré l'âme et le cœur, pourquoi nous, ses imitateurs, oserions-nous nous soustraire aux meurtrissures qui atteignent notre réputation, notre innocence, notre vie morale et spirituelle.

La croix sera toujours la vraie épreuve de la foi et de l'amour dans un cœur chrétien : patience et douceur, humilité et soumission, toutes les vertus sont les fleurs célestes qui viennent éclore sur les rochers de notre Calvaire sous la rosée féconde du sang de Jésus-Christ.

*
*

(6) Mais si la Croix est adorée, vénérée, baisée avec résignation ou avec amour, elle est aussi outragée, repoussée, maudite.

Jadis les Mahométans l'ont renversée dans la poussière et brisée avec des cris de joie et des acclamations sauvages.

Au siècle dernier, la Révolution française l'a bannie des écoles, où ses bras étendus protégeaient l'innocence des petits enfants ; bannie des salles des hôpitaux, où elle parlait aux malades et aux

(5) " Mais la Croix... de Jésus-Christ." Développement qui est fourni par le sens **analogique** du terme Croix, synonyme de souffrances physiques et morales : de nouveau, nous y avons glissé des **comparaisons**, des **textes sacrés**, des **maximes** et des réflexions morales. La trame se tisse toujours à peu près de la même manière, mais elle diffère toujours aussi dans son résultat progressif et final.

(6) " Mais si... l'oublie." Sous forme de conclusion, nous avons mêlé plusieurs des sens précédents du mot croix, mais en donnant la prédominance au

mourants des suprêmes consolations et des espérances d'outre tombe; bannie du seuil des cimetières, de ces champs désolés de la mort, où elle apparaissait à tous les yeux noyés de larmes, à tous les cœurs brisés par les séparations déchirantes, leur annonçant la réunion et les embrassements de l'éternelle béatitude. . .

La haine que Jésus-Christ prédisait à ses disciples à cause de lui devait évidemment s'attaquer à cette Croix, symbole de son Evangile, étendard de ses conquêtes, mémorial de son amour et de ses victoires. Et cette haine de choix, cette haine qui ne se déchaîne point contre les symboles des autres cultes, n'est-elle pas l'aveu irrécusable de la puissance de ce signe rédempteur, d'une puissance, elle aussi, de choix, unique, incomparable, sur-humaine?... Le souvenir des oppresseurs des nations, des tyrans sans entrailles, des monstres de scandale et de cruauté, ne suscite point la haine. Jésus-Christ seul a le privilège de la haine, comme seul il a le privilège de l'amour, parce que, seul, il se survit dans une puissance immortelle, toujours présente et vivante, qui défie à la fois l'indifférence et l'oubli.

C.—Sujets non développés.

Etant donné un sujet quelconque, trouver les idées principales et secondaires qui aident au développement.

I. — Aide-toi, le ciel d'aidera. (Proverbe).

Le moyen infaillible de trouver des pensées, c'est de bien pénétrer le sens du texte que l'on donne comme sujet de devoir. Que veut dire ce mot : *Aide-toi* ? — Il signifie, si nous ne nous abusons : *Travailles* ; d'où la première idée principale et quelques idées secondaires au choix.

1^o Loi du travail.

2^o Mérite universel de l'effort. Compter sur soi-même avant tout.

3^o La bonne volonté, unie à l'effort, suffit, selon cet adage : Fais ce que dois, advienne que pourra.

4^o Comme le travail amène des résultats, si le succès vient le couronner, prenons-en notre part (*et, d'ordinaire ou la prend assez bien*). Sachons aussi faire la part des autres, et celle des circonstances.

sens *spécial*. Le second paragraphe, celui qui termine la composition entière, revêt un caractère d'actualité un peu voilé et adouci.

Nous avons voulu réunir plusieurs sources à la fois dans une composition unique, laissant entrevoir le secours qu'elles offrent à l'invention et l'avantage que chacun en tire conformément à son tour d'esprit et à son talent.

Que veut dire le second mot : *le ciel l'aidera* ? — Il signifie clairement que Dieu, en présence de l'effort, de la bonne volonté, du travail, ne saurait demeurer oisif, indifférent, impassible : il donnera sa part en accordant son secours, sa grâce, ses lumières, ses consolations mêmes. Donc.

5° Il faut compter sur Dieu, sur sa Providence, tout en comptant sur notre application personnelle.

6° Aussi est-on dans l'habitude d'implorer le secours d'en haut, avant, pendant et après le travail.

7° En cas de succès, rapportons-en la gloire à Dieu autant et plus encore qu'à nous-mêmes.

8° Si le succès nous fuit, nous échappe, n'accusons jamais le Ciel ; ne nous en prenons qu'à nous-mêmes et aux circonstances.

9° **Conclusion** : Rien ne console, comme la pensée et la certitude d'avoir accompli son devoir. — La fable : Le Charretier embourbé, est une application pratique de ce proverbe qui la termine. [LA FONT. *VI*, 18].

* *

II. — Il faut casser la noyau pour avoir l'amande. (Proverbe).

Suivez encore le même procédé ; demandez-vous quelle est bien la **signification** exacte de cette maxime dans son ensemble ; puis cherchez l'idée que révèle à la réflexion le mot **noyau** et le mot **amande** : votre thème est tout trouvé. En effet.

1° Expression d'une vérité commune et presque banale, ayant le même sens que ces autres maximes : Il n'y a pas de plaisir sans peine ; — Il n'y a pas de rose sans épines.

2° Le noyau : a) C'est l'étude et l'application qu'elle exige ; b) C'est la réforme quotidienne de notre tempérament, de notre caractère.

3° L'amande : a) C'est la science et ses avantages pour l'avenir ; b) — C'est la vertu, et le bien qui en résulte pour nous-mêmes et pour les autres hommes.

4° **Conclusion** : Choisissez des exemples : Christophe Colomb, saint François-Xavier, etc., etc.

D.—La Résurrection.

(1) Qu'est-ce que la Résurrection ? C'est le renouvellement de l'union de l'âme et du corps, brisée au Calvaire par une mort vio-

(1) "Qu'est-ce... puissance divine." La source qui fournit ce début est la **définition**, suivie de l'**énumération** de ses diverses parties. Bien que théologiques, ces notions mettent à la portée de tous le caractère précis du sens de ce terme : **la Résurrection**. C'est le meilleur moyen d'entrer en ma-

lente. Mais le résultat de cette animation n'est plus une vie terrestre ; c'est une vie nouvelle, une vie céleste et glorieuse.

Désormais le Corps adorable du Sauveur, sans cesser d'être corps, prend des propriétés en quelque sorte spirituelles et d'un ordre supérieur.

Il se revêt d'une **clarté** rayonnante, devient radieux comme un astre, splendide d'une beauté dont le reflet ne trouva jamais une ombre de ressemblance avec la plus séduisante physionomie humaine qui ait souri et pleuré sous le firmament.

Il se revêt d'une **subtilité** si merveilleuse qu'il est affranchi de toute étendue, de tout volume, de toute pesanteur, si déliée et si ténue que, semblable à l'électricité pour ainsi dire, il traverse instantanément le bois, comme l'acier et le marbre.

Il se revêt d'une **agilité** dont la promptitude franchit les distances aussi rapidement que la pensée angélique dans ses conceptions spontanés.

Il se revêt d'**impassibilité**, c'est-à-dire de totale indépendance des influences extérieures de température, d'exemption absolue de douleur physique et morale.

Grâce à ces qualités, le Corps glorifié du Sauveur est une oeuvre incomparablement belle, une création à part, un chef-d'oeuvre de la sagesse et de la puissance divine.

I.

(2) Quel était le but de la mission de Jésus-Christ ? — Son dessein était de **prouver sa divinité**, en vue de notre justification par la foi. C'est à cette fin que se rapportaient immédiatement sa doctrine, son enseignement, ses miracles.

Or, à cette démonstration de la divinité, il fallait encore une preuve décisive, un argument péremptoire : le voici palpable et convaincant dans le mystère de la Résurrection. Le plus grand miracle est assurément celui de sortir soi-même d'un tombeau scellé, d'en sortir en vertu de sa propre puissance et de sa propre volonté...

tière, de délimiter le sujet que l'on traite, de le faire sentir et apprécier des lecteurs ou des auditeurs.

(2) " Quel était... béatitude éternelle ". Ce premier développement renferme les **motifs** ou les **raisons** du mystère de la Résurrection dans l'intention même de Jésus-Christ. Il indique ainsi l'**importance**, le sens de sa glorification ; nous n'avons fait que toucher légèrement ce *pourquoi* du mystère ; il prête à des explications plus étendues, mais il suffit de les avoir suggérés à l'attention du lecteur.

La conséquence naturelle et immédiate de cet événement, unique dans les annales de l'humanité, est que toutes les religions de tous les temps et de tous les pays sont inacceptables, parce qu'elles sont fausses.

Faux le mahométisme, dont le fondateur n'a opéré aucun miracle, est mort comme un homme qu'il était, et sa mort n'a été suivie d'aucune résurrection.

Faux le schisme grec de Photius, faux le luthéranisme allemand, faux le calvinisme français, faux l'anglicanisme d'Henri VIII et d'Elizabeth la sanguinaire, faux le presbytérianisme de Knox, faux tous les cultes dissidents.

Donc seule vraie la religion catholique, parce que son fondateur a repris librement une vie qu'il avait librement quittée, parce qu'il a dit : "*Je suis la Résurrection et la vie.*"

Quel était encore le but de la mission de Jésus-Christ ? Son dessein était de nous arracher à la **domination de Satan**. Satan régnait sur l'humanité par le déchaînement des passions, par la diffusion du péché et par la mort...

Le tombeau, l'affreux tombeau, où venaient s'engloutir les espérances humaines, est devenu par la Résurrection le séjour de la vie, de l'immortalité : la mort était vaincue.

Enfin le dessein du Sauveur était la **glorification même de son humanité** au sein de la béatitude éternelle...

II.

(3) Nous aussi, enfants de l'Eglise et frères de Jésus-Christ, nous vogueons nuit et jour, et chaque battement de cœur est un coup de rame qui nous pousse, vers les rivages fortunés où nous attend la résurrection. Aujourd'hui pauvres exilés, aussi obscurs que l'obscur Ouvrier de Nazareth, inconnus en dehors du cercle où s'use journellement notre vie, travaillant et pleurant le long de la carrière ; — demain, malades, agonisants, déposés, raidis et glacés, dans une bière, descendus au fond d'une fosse humide ; en-

(3) "Nous aussi..." La Résurrection du Sauveur est l'image de celle des justes : le développement se tire des **effets** qui suivront la vie nouvelle et immortelle, au jour de la rémunération générale. On a fait ressortir la condition misérable durant la vie et au tombeau : "Nous aussi... avec le souvenir". Ensuite, par mode d'*énumération de division, d'antithèse*, de circonstances de *personnes*, on établit les qualités du corps glorieux : immortalité, clarté, subtilité, agilité. La douleur ou le calvaire d'ici-bas fait opposition énergique avec le bonheur réservé aux diverses classes de justes, aux Apôtres, aux martyrs, aux vierges, etc.

tendez-vous cette pelletée de terre retentir, sonore et stridente, sur votre cercueil ? et c'en est assez pour toujours. Aujourd'hui torturés par les pointes aiguës de la souffrance et du corps et de l'âme ; — demain, réduits en poussière au fond de ce cercueil, ignorés sous l'inexorable succession des ardeurs de l'été et des neiges de l'hiver passant sur votre pierre sépulcrale, enfin totalement oubliés, oubliés à l'égal de vos arrière-grands parents dont le nom même s'est effacé avec le souvenir.

Oui, ce corps que nous traînons au travers des dangers qui l'épient sans cesse et l'assaillent de tous côtés, ce corps sera un jour revêtu d'immortalité, comme celui du Sauveur ressuscité et triomphant.

Encore un peu de temps, et les souffles de la résurrection générale feront tressaillir vos ossements dans vos sépulcres !

Encore un peu de temps, prenez des siècles, qu'importe ? puisqu'ils ont un terme, et l'humanité des justes sortira comme une fleur vivante, colorée, parfumée, des fangeux sillons où la mort l'aura renversée et rongée vainement, et le corps des bienheureux aura pour ornement une éclatante tunique de gloire, tissée dans les ateliers célestes par la main des anges et des élus, et notre frère nature, merveilleusement suspendue au regard caressant du Seigneur, ne pourra plus se laisser tomber de l'éternel ravissement d'extase et d'amour, d'une félicité sans mesure, ni pour gémir ni pour pleurer, ni pour souffrir ni pour mourir...

La voilà, cette réhabilitation de la chair, si honteusement défigurée par le sensualisme grossier de tous les âges et sous toutes les latitudes. La voilà, cette véridique apothéose de l'homme régénéré, prématurément chantée par le paganisme ancien, romain et grec, dont l'Olympe était peuplé de divinités jalouses et impures, façonnées par les poètes à l'instar des sociétés de leur temps : apothéose, ridiculement inventée par le mahométisme sans pudeur, qui a conçu la béatitude céleste sous la forme des jouissances innavouables d'un harem perpétuel ; apothéose, dérisoirement imaginée par le rationalisme philosophique qui déraisonne, qui a bâti des Panthéons pour recueillir les cendres de ses grands hommes, c'est-à-dire de grands impies et de grands blasphémateurs, pour abriter des ossements éternellement muets et inanimés sous les dorures de leurs coupoles, sous leur mausolée aussi glacial que leur marbre, aussi menteur que leurs fastueuses inscriptions.

Le corps humain revêtu de clarté, de subtilité, d'agilité, montera un jour des divers calvaires de ce monde au trône de la gloire éternelle.

Gloire alors aux *Apôtres* et à leurs successeurs à travers les âges, aux vrais civilisateurs de la barbarie, aux valeureux champions de la foi catholique sur les plages des continents et des îles : ils ont rencontré leur calvaire partout où ils ont pleuré, où ils ont souffert, où ils sont morts.

Gloire alors aux plaies de nos chers *Martyrs*, aux meurtrissures des *Confesseurs* et des héros de la pénitence, qui succombèrent aux tourments pour l'amour d'un Dieu crucifié : quelles glorieuses cicatrices perpétueront dans leurs corps le souvenir de leur calvaire si douloureux ici-bas !

Gloire alors aux *Vierges* chrétiennes, à celles du cloître, de l'hôpital ou de l'école, comme à celles qui ont parfumé de leurs vertueux exemples le foyer paternel : elles ont eu leur calvaire sous le tranchant du fer comme Agnès et Cécile, sous la bure et les épines des macérations comme Tèreise et Marguerite Marie, sous les coups et les mauvais traitements comme sainte Germaine... Quel triomphe pour tant d'âmes angéliques, qui ont traversé ce lieu d'exil sans en toucher la poussière de leurs pieds, qui ont vécu sans souillure dans un corps immaculé.

Gloire alors aux petits et aux humbles, aux pauvres silencieux et résignés, aux déshérités des grandeurs et des richesses de la terre, aux ouvriers dont la main s'est durcie au maniement de l'instrument de labeur : nouveaux Lazares transportés au sein d'Abraham, ils béniront les courtes heures de leur exil, les haillons de leur indigence, les murailles, témoins de leur misère, des travaux de leurs mains, des sueurs de leur front : quels torrents de délices les viendront abreuver sur leurs trônes pour avoir supporté sur leur calvaire l'aiguillon de la faim, du froid, de la douleur !

Gloire alors à ces veuves en deuil, à ces épouses, à ces mères de famille, l'honneur et le bonheur de l'humanité maudite à son berceau, nouvelles Chananéennes cachées dans les ombres de leur foyer hérissé de soucis incessants, où leur vie s'est usée en proie à la douleur fractionnée dans son amertume comme les heures des jours de leur pèlerinage, où leur corps a soutenu le fardeau d'un labeur monotone mais renaissant toujours, où leurs yeux ont rougi sous le poids de tant de nuits sans sommeil, de tant de larmes qui n'étaient point essuyées ; courageuses Véroniques,

cherchant la face adorable de Jésus au retour de chaque premier vendredi du mois, l'adorant à deux genoux, et l'imprimant sur leur âme si exquise en traits de sang par tant d'absolutions et tant de commusions ; intrépides saintes femmes, pleurant sur Jésus qui va mourir, qui est mort peut-être dans l'âme de leurs enfants ou de leurs époux, toujours debout quand même, comme Marie et ses compagnes au Calvaire, jamais désarmées ni vaincues, parce qu'elles prient et parce qu'elles pleurent ; vraies saintes, formant les âmes des saints, de ceux-là même qui les entourent au foyer et qui leur devront la gloire. Si toute leur vie s'écoule sur un calvaire, toute leur éternité sera une béatitude inamissible, conquise au prix d'un tel martyre !

Gloire alors aux vaillants chrétiens qui n'auront point rougi de leur baptême, fait fléchir leur conscience, abdiqué leur raison et leur honneur, qui n'auront vécu ni de scandales ni de trahisons, fermes dans leurs serments, invincibles dans leurs malheurs ; nouveaux Cyrénéens, qui prennent leur part de la croix commune de la famille, et, sans être une croix pour personne, auront suivi le Fils de Dieu jusqu'au tombeau, ou comme des Centurions convertis qui se frappent la poitrine, ou comme des Joseph d'Arimathie qui font l'aumône d'un linceul et d'un tombeau, vrais chevaliers chrétiens sans peur et sans reproche.

“ Celui qui croit en moi ne mourra point à jamais ! ”

C.—Classe de Rhétorique.

N° I.

Le Jour et la Nuit.

Dieu n'a-t-il pas placé l'homme sur la terre comme un enfant dans son berceau ? Il proportionne à sa force la durée du jour qu'il lui donne, et lorsque l'heure de la veille a cessé, il tire son rideau sur le monde, impose silence à la nature pour que tout se recueille et sommeille. Il nous porte du repos à la veille, de la veille au repos. Il berce son enfant comme une nourrice, entre le jour et la nuit.

Comprend-on ce qu'il y a de tendresse maternelle dans ces soins touchants de Dieu pour sa créature ; tout ce qu'il y a de

providentiel, pour l'éducation de l'enfant céleste, dans cette alternative du soir et du matin, de la nuit et du jour; tout ce qu'il y a de divinément calculé dans l'éclat de l'étréscillant midi, heure de l'extrême développement; et dans ces deux mouvements contraires du soir et du matin excitateur et conducteur des deux mouvements de la vie humaine ?

Qui a remercié Dieu de tout ce qu'il met de joie dans nos cœurs par l'éclat du midi, de tout ce qu'il y met de mystérieux instincts par l'influence des nuits ? Qui lui rend grâce de la douce espérance que le matin éveille en nous et de la pieuse mélancolie que nous inspire le couchant du jour ?

Par l'influence du soleil de midi, quand l'astre, au milieu de sa course, s'arrête et plane sur la terre, Dieu nous attache au présent de ce monde, pour que nous consentions à y vivre et à y travailler. Par l'influence solennelle de la nuit qui voile à nos yeux la nature et nous isole en face du ciel, il nous rattache à l'éternel présent d'en haut.

Par la mobilité vivante du soir et du matin il excite la marche de notre vie vers l'avenir du monde nouveau...

* * *

L'homme n'a point encore fait des instructions, des exhortations du soir et du matin, tout l'usage qu'il en devait faire : leurs enseignements n'ont fait encore qu'effleurer son âme, sans subjuguer sa vie.

L'homme s'est laissé attacher au monde terrestre pour y vivre et pour y travailler ; mais, abusant de l'impulsion divine, il s'y est enfoncé pour en jouir : il a enfoui dans la terre le ta'ent que Dieu lui donnait.

Des races entières, soumises au soleil du midi, vivent, travaillent, se multiplient sur la terre avec rapidité ; hélas ! leur âme s'est détachée du ciel.

Si trop souvent l'homme n'écoute la grande exhortation du jour que pour en abuser, comment comprendra-t-il l'austère enseignement de la nuit ? Au lieu de s'y livrer au doux sommeil, au sommeil sur le Cœur de Jésus, qui nous laisse au réveil un cœur brûlant d'amour et ferme de pureté, comme la poitrine chaude d'un enfant au berceau, l'homme, par sa faute, n'y trouve le plus souvent, qu'un sommeil triste et mauvais. Après avoir abusé du jour, suivi avec ardeur de vains et coupables désirs, quand la nuit vient,

il tombe sur la terre, haletant et fatigué, et ne s'y repose point. Les faux biens qu'il a poursuivis, l'inquiétude, la jalousie, la colère, troublent les pensées pendant les heures mêmes de la nuit et de son repos : les fantômes qu'il voit en son âme, l'inquiètent et tiennent son esprit en suspens, et il est, dans son sommeil même, comme une sentinelle durant le jour. Et ce grave pressentiment de la mort que la nuit fait planer sur son âme, s'il en ressent quelque influence, c'est une terreur qu'il repousse, un rêve sinistre qu'il cherche à fuir.

Cette vie terrestre dont il devrait apprendre chaque nuit à se détacher, pour s'élever vers l'autre vie, il s'y concentre tout entier...

* * *

Que de cœurs dans lesquels le doux matin n'éveille que des espoirs grossiers ! que d'âmes pour qui la sainte mélancolie du soir, passage d'une espérance qui tombe à une espérance qui va naître, se change en une tristesse aride qui cherche une vaine ressource dans un éclat factice, à l'heure où nous échappe la lumière et la beauté du jour ! Et cependant les impulsions divines ne peuvent être stériles ; l'homme en abuse beaucoup, en diminue constamment la vertu, mais il faut bien qu'il marche et qu'il s'élève, que son éducation providentielle se fasse...

Le jour, par sa lumière et ses excitants, a provoqué la vie des hommes et tous leurs travaux sur la terre.

Mais l'influence des nuits n'a-t-elle pas aussi laissé bien des traces dans nos cœurs ? L'on a vu des nations entières élevées par la Providence sous les austères régions du soir, se pénétrer d'un instinct de mystérieux avenir, d'un mépris sans bornes de la vie présente, d'une générosité toujours prête à la sacrifice pour la gloire, pour l'immortalité d'une autre vie.

Que d'âmes, entraînées par l'ardente jeunesse vers les beautés de la nature, n'ont-elles pas rêvé, sous le ciel scintillant d'étoiles, l'éternelle beauté du monde d'en haut !

Que de *bergers*, en gardant leurs troupeaux, n'ont-ils pas reçus dans leurs cœurs les germes de la science ou de la prière !

Que de *vierges* au cloîtres n'ont-elles pas dans ce calme des nuits, au milieu d'inspirations nouvelles de prière et de dévouement, senti s'embrasser leur âme des feux du divin amour !

Que de *mères* veillant sur la couche de l'enfant que leur dispute la mort, n'ont-elles pas, dans la nuit silencieuse, senti près

d'elles les murmures célestes et des parfums d'en haut qui leur faisaient comprendre et accepter la mort et pour elles et pour leur enfant !

Que d'*esprits* amoureux de la science, oubliant dans leur veilles la scène mobile et variée du jour, n'ont dû l'inspiration simple et grande, le regard profond qui perce les voiles, qu'au calme et au silence des nuits !

Que de *prophètes* n'ont vu le monde futur que dans le recueillement des nuits, à ces heures " où des paroles nous sont dites en secret, où l'âme recueille à peine les veines fugitives du murmure sacré ! "

Que d'*ascètes* au sein des nuits, enveloppés de solitude et de silence, n'entendant plus ni sur la terre, ni dans leur cœur que le tressaillement universel de la vie et la suave inspiration de l'univers en Dieu, n'ont-ils pas senti la présence du Créateur et compris qu'en vérité " nous sommes en Dieu, que nous vivons en lui et nous nous mouvons en lui ! "

Que de *saints*, tenant leurs mains élevées dans l'ombre, n'ont-ils pas envoyé vers le ciel des ardeurs d'invocations et de prières qui en attiraient la vertu ! Les soupirs de ces cœurs profonds, la force pressante de leurs désirs faisaient tressaillir le monde et avancer l'humanité, de même que la brise nocturne fait avancer sur le sein de l'Océan des vaisseaux où tout dort.

Que de *filles de la douleur*, brûlant devant Dieu comme la lampe inextinguible du sanctuaire, à l'insu du monde, pauvres, délaissées sur la nuit froide et triste, poursuivies de pressentiments de mort, n'ont-elles pas accepté, par un élan surnaturel et par un dévouement divin, toute mort et toute souffrance!...

* *

Celui qui a tout consacré, tout renouvelé, tout purifié, Celui qui enseigne aux hommes l'usage de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité, passait des nuits sur la montagne, seul à prier.

L'Eglise du Christ n'a-t-elle pas établi des veilles saintes aux jours de grands souvenirs consacrés par les mystères de sa vie et de sa mort ? Usages sacrés et sublimes que les hommes refroidis laissent tomber dans l'oubli !

En présence de Jésus toujours vivant, nous dormons encore comme dormaient les Apôtres au Thabor au Jardin, au Calvaire, pendant qu'il priaient dans sa gloire, qu'il priaient dans son agonie.

Quand saurons-nous unir la vie véritable du jour à la vie véritable des nuits ?

Lorsqu'après un jour plein, l'âme de l'homme pendant une nuit pure se recueille en Dieu, sa vie r-trempée dans sa source éclate au matin comme l'aurore, et tressaille comme le soleil souriant à la nature, pour parcourir un jour nouveau.

Seigneur, souvenez-vous de mon âme à la dernière heure de mon dernier jour ; souvenez-vous de mon âme quand la dernière nuit passera sur mon corps enseveli dans la fosse humide du cimetière; veuillez lui sourire au matin du grand jour de la résurrection, du jour éternel que ne suivra plus aucune nuit, qui ne connaîtra plus aucun déclin au sein de la gloire !

(R. P. GRATRY)

LE CIERGE. (1)

Le cierge est comme un bouquet de ciré, béni par l'Eglise qui le voue à son culte, en l'honneur de Dieu et des saints. Qui pourrait compter les fleurs où l'abeille a cueilli la substance merveilleuse qui compose ce bouquet parfumé ? Ouvrière diligente, elle va demander à ces filles du printemps les trésors répandus goutte

Cette dissertation **philosophique** et **religieuse** exige une lecture attentive et approfondie. Plus on la lira, plus on la trouvera lumineuse et magistrale.

Il paraît difficile de mieux traiter, au moyen des sources appelées les **Contraires** et la **Comparaison**, ces notions si simples et si vulgaires en apparence : le Jour et la Nuit.

Dans un style noble et très correct, le R. P. Graty envisage son sujet sous les aspects les plus divers, grâce à de nouveaux rapprochements qui ressortent des relations morales soit par rapport à Dieu, soit par rapport à l'homme, aux différentes classes d'hommes, soit dans la succession elle-même du matin et du soir, du jour et de la nuit.

L'on s'étonne vraiment de la vigueur de conception et du talent flexible et riche de l'auteur : c'est un chef-d'œuvre, à notre sentiment, en raison surtout de l'aridité et presque de la banalité du sujet adopté. Rien ne semble plus apte à enseigner l'art de penser, d'inventer, de développer avec grâce et intérêt.

(1) Les diverses circonstances des saisons de l'année suggèrent aux élèves des devoirs faciles et variés. Il serait intéressant, à côté de nos essais sur la **Croix**, la **Résurrection**, le **Cierge**, de tenter ses forces sur des sujets analogues, par exemple : **Alleluia!**—Le **tombeau** en général.—Le **saint Sépulcre**.—Le **printemps**, résurrection de la nature.—Le **première fleur** cueillie. Etc., etc'

à goutte dans le calice de leurs corolles. Et quand la main de l'homme a extrait des rayons jaunâtres qui embaument la ruche le doux nectar transparent, la cire molle et souple se laisse façonner à plaisir et à volonté, et devient le cierge, le cierge simple et uni du pauvre, le cierge ciselé, sculpté, ornementé du riche.

* * *

Salut, cierge de mon **baptême** ! Jadis tu as éclairé les ténèbres qui enveloppent toute humaine créature abordant aux rivages de ce monde, le sommeil qui s'appesantit sur mes paupières ; lumière voilée, douce comme le rayon de la foi, caressant mon front arrosé de l'onde régénératrice, illuminant mon repos sur des bras amis ; étoile de mon berceau, attendant le réveil de ma raison aux clartés de la vallée des larmes, celui de mon âme aux splendeurs de la patrie d'en haut. Ta légère flamme vacillait sur ma tête, et au nom trois fois saint, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit tombé des lèvres sacerdotales, une triple étincelle s'est glissée au fond même de mon âme innocente, l'étincelle de la foi, l'étincelle de l'espérance, l'étincelle de la charité.

O cher emblème de ma vie chrétienne, je n'ai pu alors te saisir de ma petite main, incapable de rendre même une caresse. L'amour si tendre de l'église, ma mère, qui me berçait pour la première fois et protégeait mon sommeil d'enfant, porta pour moi la lumière, en se réservant de m'en enseigner plus tard le symbolisme...

* * *

Salut, cierge de ma **première communion** ! Réveillé de mon long sommeil, dépouillé des faiblesses de l'enfance, j'ai su te prendre dans ma tremblante main, flambeau sacré, et j'ai entendu le langage de tes enseignements.

En toi, je vois Jésus, la lumière du monde, allumée à Bethléem, portée sous toutes les latitudes, brillant aux yeux des peuples assis dans les ombres de la mort, lumière où se sont embrasés tant de cœurs qui ne doivent plus s'éteindre et qui étincelleront, comme des étoiles, au sein de l'éternité.

En toi, je distingue le symbole de cette immortalité promise à la chair de l'homme, symbole placé par la main de Dieu dans la mienne comme un gage de cette promesse solennelle et pleine d'espérance.

On dit qu'au fond des tombeaux égyptiens qui ont dévoré les

ossements des morts depuis plus de trois milles ans, l'on retrouve intacte, vivante en quelque sorte, la cire qui ferme les amphores et garde les papyrus, permettant ainsi aux savants de lire les testaments des contemporains des Pharaons. Le fer s'est émietté, rongé par la rouille ; il est tombé en poussière, et le temps, qui a brisé l'ensemble des souvenirs mortuaires, n'a pu entamer le fragile ouvrage des abeilles.

On dit que le cachet de Constantin le Grand imprimé sur un décret impérial, les sceaux en cire blanche du premier prince chrétien de l'univers, aussi éclatants que s'ils dataient d'hier, sont demeurés intangibles à la main inexorable des siècles et résisteront longtemps encore sans porter les traces de la vétusté.

Symbole d'immortalité, tu es aussi l'emblème du sacrifice et de l'immolation. Une fois touché de la flamme qui te donne la vie et l'ardeur, tu brûles jusqu'à te consumer sans retour, livrant ta substance diaphane au feu qui l'anéantit. Devant l'autel du Seigneur, ta vie s'épuise goutte à goutte, s'éteint par degrés et en pleurant, durant l'auguste sacrifice où Jésus s'immole et se donne dans un angélique festin.

* *

Salut, cierge de la dernière onction ! quand tu brûleras près de ma couche mortelle, au soir de mon pèlerinage et de mon exode de cette terre étrangère, que tes suprêmes lueurs, projetées sur mon œil immobile et ma poitrine en râle, me présagent les nouvelles clartés des collines éternelles, où règne le Soleil divin qui ignore son couchant ! Pour mon âme immortelle, sois le gage de la vision qui doit remplacer la foi éteinte, de la possession qui doit remplacer l'espérance évanouie, de la jouissance qui doit récompenser la charité rendue parfaite ! ...

N° III.

LA FONTAINE. (1)

A l'époque où, de retour d'un voyage en France, l'immortel Champlain travaillait à consolider les fondements de sa bonne ville de Québec, œuvre capitale de sa carrière, auréole resplendissante

(1) Dissertation littéraire, lue à l'Institut Canadien d'Ottawa, en février 1899.

de son impérissable gloire, naissait à Château-Thierry, en Champagne (1622), l'aîné des enfants d'une famille bourgeoise, réservé lui aussi à la gloire et à l'immortalité.

Quels sentiers l'y ont conduit? Avant de les découvrir, lions d'abord connaissance avec **Jean La Fontaine**, devenu jeune homme, engagé dans les liens du mariage, transfuge prématuré du foyer familial, Champenois transformé en Parisien, en poète, en académicien, en commensal des grandes dames de l'époque,

Vrai dans ses écrits, vrai dans ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours.

* * *

I.—L'homme.

Jean fut élevé dans sa petite ville natale, presque à la campagne. Le voyez-vous courant, nues jambes, les prés et les bois, curieux des choses champêtres, goûtant à longs traits aux verdoyants ombrages, aux vallons arrosés d'eaux vives, aux paysages rustiques? C'est au milieu de ses excursions qu'il a rencontré le bouc haut encorné, dame belette au nez pointu, au long corsage, capitaine renard, vieux routier aux ruses inépuisables, Margot la pie et le hibou, triste oiseau.

Tantôt ils se sent ravis du silence et de la paix qui plane sur les étangs où il surprend les grenouilles dans leurs grottes profondes. Tantôt il guette le lièvre en son gîte songeant, et l'alouette à l'essor dans les blés, en herbe. Le voilà qui longe les rives des ruisseaux sonores, quand l'onde est transparente ainsi qu'aux plus beaux jours, ou quand d'aventure un léger souffle fait rider la surface de l'eau. Puis il contemple, à l'heure de l'affût, Jeannot Lapin à l'œil éveillé, l'oreille au guet, allant faire à l'aurore sa cour parmi le thym et la rosée. Avant hier, il rencontrait Perrette, portant sur sa tête un pot au lait et se hâtant vers la ville : elle saute un petit ruisseau, le lait tombe et Jean d'éclater de rire ! Hier, il a vu monter péniblement par le chemin sablonneux, malaisé, le pauvre bûcheron tout couvert de ramée ; et ce matin, il a aperçu le coche gravir la route escarpée : l'attelage suait, soufflait, était rendu de fatigue.

Volontiers La Fontaine aurait fait ses délices de cette vie nomade d'observateur. Mais son père l'envoya à Reims achever ses études et préparer son avenir. Le jeune homme y prit goût, et sa ferveur de vingt ans le fit porter pour l'état ecclésiastique.

Son illusion dura dix-huit mois ; alors ils s'aperçut heureusement qu'il s'était trompé de porte : ce fut, dit-on, la première distraction grave de sa carrière qui devait s'en remplir. Reparaisant dans le monde, il s'y livra à l'entraînement des plaisirs d'une jeunesse vive et dissipée. Naïf, capricieux, souple aux premières impressions, véritable enfant, tel il fut à un âge où il n'est plus permis de l'être impunément, tel il s'obstina à demeurer jusqu'au soir de ses jours.

Son père ne tarda guère à lui transmettre sa charge d'intendant des eaux et forêts, puis, du même coup, le fit entrer dans le mariage. Jean se laissa faire. Personne n'était moins apte pour un emploi régulier ou pour le rôle de chef de famille. Aussi, il entendait médiocrement son métier d'intendant, négligeait fort ses affaires, et, quant à son ménage, il s'en échappa au bout de deux années. Plus tard, vivant loin de Château-Thierry et de son épouse, pressé de se réconcilier avec elle, il fit, dit-on, le voyage de sa ville natale, et rentra à Paris sans même l'avoir vue, sous prétexte que, au moment où il se présenta chez elle, on lui dit qu'elle était aller assister aux vêpres. Est-il vrai qu'il ne reconnut point son fils qu'il rencontra plus tard dans le monde ? On n'ose le croire ; néanmoins ce sont des traits de sa vie familiale que l'on voudrait effacer pour sa gloire.

Rendu à Paris, comme tant d'autres depuis, sans nulle recommandation, comme au hasard et à l'aventure, il eut l'avantage d'y nouer des relations utiles à son insouciance native ; cet enfant "à barbe grise" ne pouvait guère se passer de tuteurs et de protecteurs, la Providence ne les lui ménagea jamais.

Le premier en date fut le célèbre surintendant **Fouquet**, à qui le jeune poète s'empressa d'offrir la dédicace d'une de ses œuvres : il en reçut un titre et une pension, c'est-à-dire qu'on lui mettait du pain sur la planche. Lié par la gratitude, La Fontaine tint à fournir à son bienfaiteur une quittance de sa façon, échelonnant ses termes aux quatre saisons de l'année : — madrigaux, à la Saint-Jean : — menus vers, en octobre ; — ballade, au nouvel an ; — et à Pâques,

Quelque sonnet plein de dévotion,
ajoutant avec un sourire ingénu ;

Ce terme-là pourrait bien être le pire.

Après la disgrâce retentissante de Fouquet, le nombre de ses amis de haut rang s'accrut comme à volonté : la duchesse de

Bouillon d'abord, puis Marguerite de Lorraine, enfin et surtout Madame de la Sablière. Celle-ci l'appelait familièrement son *fablier*, laissant ainsi entendre que le poète produisait aussi naturellement les fables qu'un poirier produit des poires. Dans l'une de ses lettres, elle écrivait : " J'ai congédié tout mon monde ; je n'ai gardé que mon chien, mon chat et... mon La Fontaine."

Convertie à une sérieuse vie de piété, vers la fin de sa carrière, vouée aux soins des malades à l'Hôtel-Dieu, M. de la Sablière abandonna sa demeure, y laissant, livré à lui-même, le vieil enfant qu'elle avait adopté si maternellement.

Jean devint dès lors le commensal et le favori de la famille des ducs de Vendôme. Il prenait part aux fameux soupers que ces libertins donnaient à leur hôtel du Temple, du Temple que l'on devait un siècle plus tard, transformer en prison pour Louis XVI et la famille royale, tout entière destinée à rougir de son sang l'ignoble échaffaud de la Terreur. Le poète épicurien a décrit ces soupers en quelques vers bachiques :

Nous faisons au Temple merveilles,
L'autre jour l'on but vingt bouteilles ;
 La blonde Aurore,
En quittant le rivage maure,
Nous avait à table trouvés,
Nos verres nets et bien lavés,
Mais nos yeux étaient un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.

Le jour du décès de M. de la Sablière, le Bonhomme dut hélas ! quitter, et sans retour, la chambre hospitalière qui avait abrité son sommeil pendant vingt ans. Au moment, où il sortait, un peu pensif et inquiet, il rencontra dans la rue Madame d'Herbart : — " Je vous cherchais, Monsieur, dit-elle vivement, pour vous prier de venir désormais loger chez moi ! " — " J'y allais, Madame ! " répondit naïvement notre poète fortuné.

Mais, " en toute chose il faut considérer la fin ! " La Fontaine tomba malade : aussitôt il songea sérieusement à se convertir. Deux mois avant sa fin suprême, il écrit à un ami le billet suivant :

" Mon très cher, mourir n'est rien ; mais songes-tu que je vais paraître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, à Reims, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi ! "

Elles s'ouvrirent en effet. Le 13 avril 1695, La Fontaine,

assisté de son meilleur ami, Jean Racine, rendit le dernier soupir. Son corps fut inhumé dans le cimetière des Saints-Innocents.

Cet original de génie avait pris soin de composer lui-même son épitaphe : elle peint assez fidèlement certains côtés de son caractère et certains aspects de sa vie.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds avec le revenu ;
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser ;
Deux part en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Épitaphe par trop modeste, n'exprimant au plus qu'une demi-vérité, sans être toutefois menteuse. En effet, outre sa charge d'intendant, il avait reçu de son père, au jour de son mariage, dix mille livres, sans compter la succession maternelle ; sa femme lui avait aussi apporté une dote de vingt mille ; puis il vendit sa charge, et, peu de temps après, sa maison. Il écrivait insouciamment à un ami : "Je m'occupe si peu de mes affaires que je ne sais quand elles finiront ; c'est chose vraiment dégoûtante que comptes, ventes, contrats, argent !" Il parvint à s'en tirer cependant, mais... en perdant à peu près tout ! Fonds, revenu, dot, femme, enfant, emploi, héritage, tout s'était évanoui : il était ruiné et libre ; il s'était débarrassé, en enfant, de tout ce qui l'importunait comme homme... hélas ! sans honte et sans l'ombre de remords ! — Il acheta bien cher son titre de **Bonhomme**, surnom qui s'accola dès lors à son nom de famille.

* * *

Qui se vantera d'analyser la bonhomie ? — Néanmoins, pour nous rendre compte du caractère de celui dont nous venons d'esquisser la vie à grands traits, essayons de préciser le sens de ce mot pittoresque. (1)

Avant tout la bonhomie, c'est la droiture, la sincérité. Selon Madame de la Sablière, La Fontaine ne mentit jamais... en prose. C'était, au dire de son ami Maucroix, l'âme la plus sincère et la plus candide que l'on puisse rencontrer, n'ayant jamais songé à tromper en rien ni Dieu ni les hommes.

Bonhomie exprime encore et nécessairement bonté d'âme, absence de haine et de fiel. Le XVII^e siècle n'a pas laissé de vers

(1) Voir LOSGHAYE : *Hist. de la Litt. fr.* Tome II.

qui, pour le charme pénétrant, égalent ceux que ce cœur sensible a consacrés à l'amitié :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
 Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
 Il vous épargne la pudeur
 De les lui découvrir vous-même ;
 Un songe, un rien, tout lui fait peur
 Quand il s'agit de ce qu'il aime.

La bonhomie, c'est enfin la gaieté, la belle humeur intarissable, un fond de joie sereine, joint d'ailleurs à l'esprit, à la finesse à un grand sens pratique dans l'appréciation des choses, fort différent *par malheur* du sens pratique en conduite morale et ordinaire.

Mais qu'était-il donc en société ? Bien vieille est la légende qui nous le montre comme un ours de génie. La Bruyère écrivait de lui : "Un homme paraît grossier, lourd, stupide ; il ne sait pas parler, ni raconter ce qu'il vient de voir. Mais s'il écrit, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point..." — Selon Saint-Simon qui observait sans cesse, il était pesant en conversation. — Voltaire ne l'a point connu ; ce qui ne l'empêche pas d'écrire avec sa désinvolture ordinaire : "Le caractère de ce bonhomme était si simple que, dans la conversation, il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler." Ces animaux heureusement parle aussi bien que M. de Voltaire ! L'on se consolerait aisément de l'absence de toute la poésie de Voltaire par sa prose, sa prose spirituelle et honnête ; on serait inconsolable de la perte du charmant volume des fables de Jean La Fontaine.

L'une de ses protectrices a rectifié toutes ces appréciations d'un seul mot : "Le commerce du Bonhomme procurait autant de plaisir que la lecture de ses livres." Il avait donc tout ce qu'il fallait pour plaire en société, quand il le voulait ; seulement, frère en cela de bien d'autres, il ne le voulait pas toujours. Bien que souvent gauche, bizarre, excentrique, sujet à de singulières absences, perdu dans ses rêveries et ses renaissantes distractions, il était charmant et jovial jusqu'à l'expansion, à ses heures : il lui fallait l'occasion propice et là douce violence de l'intimité. Chez lui, l'indolence explique tout, ainsi que le laisser-aller passé en habitude jusqu'à devenir incapacité de s'imposer un effort continu.

Là est bien le faible de cette nature si bonne, trop bonne. Au-

tant l'écrivain gouverne en lui l'esprit et la plume, autant l'homme abandonne sa vie qu'il laisse flotter au gré du caprice et de l'humeur. Licencieux dans sa conduite et dans une moitié de ses ouvrages (il a écrit autre chose que les Fables), il n'est point, au fond, un révolté contre la morale à laquelle il n'oppose aucun système arrêté ; il ne plaide point, à la manière de tant de modernes romanciers, la liberté, la nécessité, le droit de la passion effrontée, sans pudeur et sans voile. A force d'échapper à la règle morale par faiblesse, il en vint à l'oublier, à la tenir pour non avenue, à s'émerveiller qu'on l'y rappelle.

Lorsqu'il se convertit, il a peine à concevoir un moment la grièveté de sa faute, et proteste ingénument que ses pires excès n'ont jamais produit sur son âme aucune fâcheuse dépression : autrement dit, il confesse sans y prendre garde qu'il s'est oblitéré la conscience à force de n'en point tenir compte. Immoralité naïve, moins coupable que celle qui s'érige en théorie, moins incurable aussi ; mais inexcusable quand même, comme toute immoralité !

* *

Tel est le portrait de La Fontaine comme homme, ou si l'on veut comme Bonhomme : un grand enfant, du berceau à la tombe, un grand dépensier, à la fois mauvais époux et mauvais père, ami sincère et loyal, cœur reconnaissant et sensible, prodigue égaré qui revient résolument dans les bras de son Père, et qui meurt les larmes aux yeux et le repentir dans l'âme, laissant dans ses fables un germe de gloire qui a fleuri jusqu'à nos jours et qui, sans nul doute, ne se desséchera jamais.

(à suivre.)

cf. h. 256

D.—CONFLAGRATION A HULL ET A OTTAWA.

JEUDI 26 AVRIL 1900.

Récit d'un témoin.

Il est dix heures du matin. — Les promeneurs sont rares en ce moment sur l'esplanade du Parlement d'Ottawa. C'est que la matinée est fraîche, froide même, en dépit de l'ascension d'un soleil étincelant dans un azur sans tache. Il faut longer, à pas précipités, les haies verdoyantes qui cernent l'esplanade, et où les premiers oiseaux du printemps voltigent et piaillent de belle humeur, tout heureux au sortir du déjeuner que la Providence leur a servi dès l'aurore.

Pendant que la bise croissante soulève les plumes de leurs ailes qui frétille, un promeneur, non moins heureux et gai, plonge son regard sur le splendide panorama qui se déroule à ses pieds. Au tournant du belvédère situé à l'ouest des pelouses verdâtres, il s'arrête, il admire et admire encore. Voici la butte plantée de sapins et d'arbrisseaux dénudés ; plus bas, les eaux bouillonnantes de la rivière Ottawa, luttant en flots courroucés dans un remous perpétuel, large nappe mouvante et profonde de trois cents pieds, blanche de lisières d'écume, jaune des taches de sciure flottante ; plus loin, vers l'ouest, le miroir bleu des eaux qui ont franchi les arches du pont de fer du Pacifique Canadien, puis ou tombant en rideaux épais dans les *Chaudières* avec un mugissement solennel et monotone, ou passant silencieux sur les treillis qui les conduisent, en les tamisant en quelque sorte, sur les turbines des moulins sonores et stridents. Moulins à farine, scieries, papeteries, dynamos électriques, fabriques d'allumettes et de carbure, alternent avec les résidences privées, les bureaux d'agence, les hangars et les remises.

A gauche des *Chaudières*, où l'onde bouillonne et se pulvérise, sur l'étendue d'un demi-mille, l'œil du promeneur aperçoit de tous côtés des toitures, des amas innombrables de planches, de

On remarquera que nous avons fondé les développements de cette **narration descriptive** sur les **causes** du désastre : l'*étincelle* et le *vent*. Quelques idées suffisent d'ordinaire, si l'on a soin de les entourer d'un choix de détails saillants et dignes d'intérêt.

bardeaux, de solives, de poutres : c'est le centre du commerce de bois, richesse de l'ouvrier et de sa famille, or non monnayé des propriétaires et des compagnies, du faubourg d'Ottawa-ouest, appelé *le Flat*.

A droite des mêmes *Chaudières*, au delà du pont de fer que traversent sans relâche chars urbains, camions, piétons et voitures, sur l'espace d'un quart de mille, s'élèvent les manufactures de la grande Compagnie Eddy, s'agglomèrent des arbres et des arbustes gisant sur des flaques d'eau, des millions de pieds cubes de planches et de poutrelles ; c'est le centre commercial de Hull, dont la population, hommes, femmes et enfants, grouille par centaines autour des moteurs et des machines de toutes sortes, et la nuit et le jour.

De la terrasse élevée du Parlement, l'œil embrasse dans une pleine et réjouissante lumière tout le paysage avec l'ensemble et les détails : d'un côté *le Flat* et les maisons de planches, peintes ou drapées de leur revêtement en briques rouges ; de l'autre, Hull avec ses ateliers et ses magasins, le palais de Justice et le bureau de poste, les écoles et l'église, édifices en pierres qui dominent des milliers de modestes demeures ouvrières et bourgeoises.

* * *

Dix heures et demie sonnent à l'horloge du Parlement, et le soleil toujours radieux lutte contre la bise qui souffle à travers la vallée de l'Ottawa, formant sur la rivière de légères vagues écumantes au rebours du courant vaincu.

Mais que voit donc soudain le promeneur, là-bas, à l'ouest, non loin de la station du Pacifique à Hull ? Serait ce l'effet d'une étincelle tombée par mégarde sur des matières inflammables ? C'est sans doute un amusement d'enfants !... Mais non ! Plus de doute ! Quels torrents de fumée ! Voici la flamme, des langues de feu, des gerbes de feu : c'est un incendie ! Le vent du nord-est accourt, jaloux et plein de rage, prêter main forte au feu ; il soulève la poussière, s'empare des flots de fumée qu'il fait tournoyer à sa fantaisie capricieuse. Pendant que l'alarme court les fils téléphoniques à Hull, les flammes montent, descendent, travaillent, consomment, dévorent, anéantissent.

L'étincelle, jalouse et haineuse, devance dans son vol aérien et le téléphone, et le corps des pompiers, et le vent furieux, tandis que le soleil, impassible et souriant, darde ses éternels rayons à

travers les distances et les plaines. Elle a trouvé de nouveaux aliments dans les cours et les hangars, à vingt ou trente arpents du premier brasier qu'elle vient d'allumer. Nouvelles clameurs, nouveaux cris de détresse ! Vaincu et honteux, le vent a juré de triompher, il saisit l'étincelle, l'attise, l'enflamme et la pousse sur la peinture des habitations humaines. En quelques minutes, le feu s'acharne et se venge contre sa proie qui veut lui résister. Les secours humains abondent et se conjurent contre l'élément destructeur. Vains efforts!

L'étincelle, assouvie un instant, se lance de nouveau à travers l'espace : elle atteint d'une tire-d'aile les scieries et les manufactures de la Compagnie Eddy. La bise courroucée la suit, la poursuit, l'agite, l'active sans relâche et sans trêve. Hélas ! l'affolement est au comble : aux appels d'alarme et aux cris déchirants se mêlent des lamentations et des sanglots. Le téléphone convoque les pompiers d'Ottawa, et les chevaux effarés donnent en passant le frisson aux paisibles commerçants apeurés de la capitale : la renommée aux cents voix parcourt tous les quartiers, et l'esplanade du Parlement, qui surplombe à pic la rivière et la cité sœur de Hull, est bientôt noire de curieux haletants et affolés.

* * *

Il est *onze heures et demie* aux quatre cadrans de la tour principale du Parlement, et le soleil rayonne toujours immobile au sommet de sa course sans nuages.

L'étincelle, plus rapide que les coursiers des lourdes voitures d'incendie, mise en appétit par trois foyers qui sont déjà trois fournaises en activité, s'élance à droite, à gauche, prend l'essor, franchit le pont des cascades et des *Chaudières*, se cache un instant sous les hangars, les piles de planches et dans la sciure de bois. Le vent s'en empare de nouveau, la secoue, la morcelle, la fouette contre les toitures goudronnées et les bardeaux multicolores des maisons et des magasins. En un clin d'œil, des piles de bois brûlent par centaines, pétillant et craquant de toutes parts, exhalant des nuages énormes de fumée qui roulent et s'enroulent sur eux-mêmes, comme des voiles de navires. Dans leurs plis épais et mouvants se cachent des éclats de bois enflammés, que la bise entraîne pêle-mêle au-dessus du faubourg d'Ottawa. Le *Flat*, avec ses centaines de maisons ouvrières, est en proie au fléau exterminateur, et l'air, raréfié par la chaleur intense et rayon-

nante de cet immense brasier, entre dans un mouvement qui siffle, gronde et mugit comme le tonnerre.

L'étincelle continue sa marche, sous la terrible rafale d'air embrasé qui s'associe désormais à ses aveugles fureurs. Elle monte le versant de la colline Saint-Jean-Baptiste, atteint les parages de la haute ville, se multipliant en miettes rouges et pétillantes, s'attachant aux murs en pierres et en briques des églises, des cottages, des résidences bourgeoises, entamant les toitures, tordant le fer, pénétrant dans les cours, les écuries, les remises, jetant partout la terreur, l'épouvante, la désolation et bientôt hélas ! la mort. Le vent, plus déchaîné que jamais, seconde à l'envi ses desseins dévastateurs, et leurs efforts réunis en une sorte de conspiration de ruine totale les arment d'une infatigable vigueur, à travers tout l'espace habité qui s'étend jusqu'à la Ferme expérimentale.

* *

Les douze coups de *midi* ont retenti à l'horloge du Parlement, comme douze coups de tocsin ou de glas funèbre ; et le soleil regarde toujours du haut de son trône solitaire.

La traînée de feu est tracée sur le parcours d'environ trois mille en longueur, partant de la direction nord-ouest de Hull pour aboutir à l'extrémité sud-ouest d'Ottawa. Partout cette chaîne embrasée consume et dévore planches, solives et poutres, maisons, usines, ateliers, magasins ; puis, l'étincelle et le vent élargissent à plaisir sur un espace d'un quart de mille leur champ de ruine et de dévastation.

• La conflagration est générale, le brasier renvoie une intensité de chaleur qui arrive jusqu'aux hauteurs du Parlement.

Le spectacle est navrant, et l'imagination commence à mesurer l'étendue des ravages et des pertes énormes, l'effondrement du commerce, la cessation du travail, le débordement de la misère et de la désolation.

Une heure sonne au Parlement, quand, à l'extrémité est de Hull, tout près de la Gâtineau, un autre étincelle attisée par le même vent allume un nouveau foyer d'incendie. Les secours font défaut et les flammes exercent à l'aise leur œuvre néfaste. Quelle calamité inattendue ! Hull va devenir, du côté opposé au premier point où le sinistre a éclaté, la proie d'un nouvel ennemi : tous deux réussiront sans nul doute à l'anéantir complètement.

Deux heures, trois heures, quatre heures, cinq heures, l'étincelle attaque et ronge toujours, le vent pousse et souffle toujours ; et le soleil, s'inclinant à l'horizon, brille silencieux et impassible : sa lumière se réfléchit sur la surface des eaux insensibles dans leur perpétuelle course vers le gouffre des mers.

Tous les foyers en pleine effervescence dévorent et s'étendent toujours, au milieu de l'universelle anxiété et des mortelles frayeurs des autorités et des membres du Parlement, qui ont calculé tous les dangers et sondé la plaie de tant de familles en pleurs.

A six heures, les pompiers de Montréal, apportent une espérance dans le dévouement de leur indomptable valeur. A eux l'honneur d'avoir circonscrit la rapacité du fléau dans la haute ville d'Ottawa, grâce à un labeur intelligent et expérimenté.

Le crépuscule blanchit l'horizon lointain : il devait clore le soir d'un beau jour, il s'efface sur une scène de deuil et d'angoisses inexprimables. Les ténèbres de la nuit sont impuissantes à envelopper de leurs voiles les torrents de flammes, qui apparaissent maintenant plus sinistres dans leurs teintes rouges et pourprées.

Vers neuf heures et demie, les vaillantes brigades de pompiers réussissent à circonscire l'incendie, aux applaudissements des citoyens d'Ottawa, dont la capitale se voyait sauvée d'un plus grand désastre.

La ville de Hull doit aussi le salut du dernier tiers de ce qui en reste à l'activité intelligente de ses citoyens et à l'apaisement de la bise épuisée et satisfaite. La nuit étoilée et sereine scintille alors sur des cendres et des ruines fumantes.

* * *

Mais quel tableau effrayant ! La nuit inspire à l'homme la crainte et la terreur de la sortie de l'Eden ; cette terreur devient épouvante, effroi, horreur en présence d'un grand incendie, image de l'enfer...

Le jour s'est levé, et l'œil du promeneur de la veille ne découvre plus que des mesures, des amas calcinés, des cendres où se meure l'étincelle, où expire la brise matinale, tandis que le même soleil radieux monte lentement dans la voûte azurée.

Les pertes matérielles sont incalculables, évaluées approximativement à quinze millions de dollars. Tous les moulins, toutes les manufactures, à une ou deux exceptions près, 3,500 maisons, trois églises protestantes, des millions de pieds de bois, tous les beaux édifices de Hull, à part l'église, le presbytère et les deux couvents

des Sœurs Grises, la gare du Pacifique et toutes ses dépendances, tout a été anéanti et nivelé au ras du sol.

Les églises catholiques ont été toutes épargnées, et les chers paroissiens de Hull et d'Ottawa-Ouest, si dévoués aux édifices du culte ont réussi, à force de dévouement, de prières et de pleurs, à toucher la clémence céleste et à sauver leurs sanctuaires.

Qui dira les conséquences du désastre? Elles sont inappréciables, si l'on songe aux 3,500 familles ruinées ou à peu près, au grand nombre d'ouvriers sans ressource et sans travail, de commerçants obérés de crédits, de bourgeois dépouillés de leurs épargnes; si l'on songe surtout aux scènes navrantes de gémissements et de sanglots, de déchirement et de désolation, aux souvenirs et aux documents de famille consumés et anéantis, aux *six* cadavres retirés des décombres, aux germes de maladie et de mort que beaucoup ont peut-être contractés, au lendemain douloureux réservé à des milliers d'enfants et de mères de famille sans pain, sans vêtement, sans asile domestique.

Il reste à bénir la Providence qu'une si lamentable catastrophe n'ait point coïncidé avec les frimas de l'hiver, avec les ombres de la nuit; l'étendue des malheurs à déplorer, dans cette alternative, épouvante l'imagination et dérouté les conceptions les plus optimistes.

Une immense consolation rassérène en ce moment les âmes assombries et relève les courages brisés: la très grande majorité des victimes du fléau, pauvres canadiens catholiques, a manifesté, depuis quatre jours, une grandeur d'âme touchante, l'héroïsme de la plus sublime résignation. De tels sentiments honorent leurs croyances religieuses, et leur mériteront, avec le regard bénissant de leur Père des cieux, les témoignages de la sympathie qui pleure avec ceux qui pleurent, de la charité qui donne à ceux qui ont faim.

